

LE CERCLE VICIEUX DE L'AGRESSION

David Shutes

[version 1.2 : octobre 2016]

Note : Une version corrigée et retravaillée de ce texte a été éditée par la Maison de la Bible et se trouve dans le livre « Dieu, les autres et moi », disponible en format électronique sur le site internet de la Maison de la Bible. Le présent document, en revanche, peut être distribué librement.

INTRODUCTION

Le schéma du «cercle vicieux de l'agression» tente de décrire un mécanisme qui provoque, plus que toute autre chose, des difficultés dans les relations personnelles. La compréhension de ce mécanisme nous aidera à mieux savoir (d'un point de vue théorique du moins) comment déjouer ce mécanisme, en vue d'établir des relations personnelles satisfaisantes ou de rétablir des relations devenues tendues.

Ce mécanisme se base, dans l'ensemble, sur le problème que j'appelle *l'infériorité*, c'est à dire, les sentiments d'insuffisance quant à notre valeur personnelle. La solution du cercle vicieux de l'agression présuppose donc, que l'on sait surmonter plus ou moins les sentiments d'infériorité. Il serait utile, en introduction, de se rappeler brièvement les grandes lignes de ce problème et de sa solution.

Résoudre le problème de l'infériorité

L'infériorité est un problème inné chez l'homme pécheur. Faits pour vivre en communion avec Dieu, nous avons dans notre nature ce besoin de participer à l'infinie grandeur que l'on ne peut connaître qu'auprès de Dieu. Mais par le refus de Dieu qu'est le péché, l'homme se sépare de cette grandeur, et se retrouve avec sa seule valeur personnelle. Il serait faux de penser que l'homme, en lui-même, ne vaut rien. Pourtant, notre valeur innée est bien insuffisante pour remplacer la gloire de Dieu, perdue par le péché. Cela est d'autant plus vrai que, par le péché, l'homme devient encore moins bien que ce qu'il était avant.

Le plus souvent, l'on essaie de remédier à ce problème par ses propres efforts, par la valeur que l'on tire de l'appréciation des amis, et ainsi de suite. Toutes ses tentatives sont vouées à l'échec. Comment l'homme, dans ses propres capacités, pourra-t-il combler un besoin de valeur qui vient du fait d'avoir perdu le droit de participer à la gloire d'un Dieu infini ? L'homme qui essaie de se valoriser par ses propres moyens, de prouver qu'il est «quelqu'un», qu'il est «bien», vit précisément selon la nature pécheresse : Il veut prendre en main sa propre vie, plutôt que de vivre sous la dépendance de Dieu.

Ceci est vrai pour le chrétien aussi. La tentation est parfois grande de vouloir penser que nous sommes «mieux que les autres», qu'il y a par conséquent une valeur en nous plus élevée que chez les irrégénérés. C'est faux. Nous ne valons pas plus qu'eux. Nous ne sommes pas mieux qu'eux. Il serait faux de dire que l'amour de Dieu pour nous est une démonstration que nous avons une valeur en nous-mêmes. Cela reviendrait à dire que la faveur de Dieu est *méritée*, ce qui nie totalement le principe de la grâce.

La véritable valeur de chaque être humain vient effectivement du fait d'être aimé de Dieu. Néanmoins, nous sommes aimés d'une façon inconditionnelle, et non à cause d'une valeur en nous. Dieu nous aime à cause de ce qu'il est, lui, et non à cause de ce que nous sommes. En fait, tout être humain est aimé de la même façon de Dieu : «Dieu a tant aimé le *monde*...» Il a payé le prix fort pour sauver *le monde entier*. Non que le monde entier est sauvé pour autant, mais la Parole de Dieu est claire, en nous disant qu'au moins le prix a été payé (1 Jn. 2.2).

L'amour de Dieu pour nous fait donc que nous *avons*, déjà, sans besoin de l'établir ou de le prouver, une valeur infinie. Dans la mesure où nous comprenons cela, cette assurance solutionne le problème de l'infériorité. Seulement, il faut bien comprendre que cette valeur est *auprès de Dieu*, et non *en nous*. Nous avons cette valeur *pour lui*, et non parce qu'il y a quelque chose en nous qui nous confère une valeur quelconque. Essayer, à partir de l'amour de Dieu pour nous, de s'approprier une valeur personnelle, innée, ce n'est qu'une façon un peu subtile de manifester le péché. C'est vouloir toujours être, en soi-même, quelqu'un de suffisant.

Même en tant que chrétiens, nous ne le sommes pas. Notre valeur est auprès de Dieu, et le principe du Ps. 34.6 joue parfaitement dans ce domaine, comme dans tant d'autres : «Quand on regarde à *lui*, on resplendit de joie.» Le chrétien équilibré, qui surmontera le problème de l'infériorité, est celui qui se préoccupe constamment de Dieu, et non de sa propre personne. Nous avons une valeur infinie pour Dieu (même si nous ne le savons pas), mais ce n'est que quand nous sommes imbus de *lui* que nous en jouissons. (Paradoxalement, c'est aussi à ce même moment que nous sommes le moins conscients de notre valeur, puisque nous sommes préoccupés justement de Dieu. Mais le problème est réglé, au moins pour le moment, ce qui est l'essentiel.)

Le «moteur» du cercle vicieux de l'agression, c'est le fait de ne pas comprendre ces choses. Dans la mesure où je veux établir et défendre ma propre valeur innée, j'agirai tout à fait selon les principes de la chair, qui produisent systématiquement les réactions décrites par ce schéma. Nous verrons un certain nombre de possibilités pour sortir du cercle vicieux, mais toutes, sans exception, demandent au préalable qu'il y ait au moins un début de solution à ce problème d'infériorité, ce désir (irréalisable) d'établir par moi-même ma propre valeur. Sans cela, l'homme est condamné à vivre ce cercle vicieux de l'agression chaque fois qu'il se sent attaqué par un autre.

Note sur la présentation

Le schéma de l'ensemble, avec tous les éléments du problème et des solutions, est assez complexe. Cette complexité est inévitable, puisque les relations personnelles sont complexes. Prétendre qu'elles peuvent être représentées fidèlement par un schéma simple, est une approche trop simpliste de la psychologie, et par conséquent une approche sans grande valeur. Cela ne nous ferait pas comprendre suffisamment le véritable fonctionnement de la motivation humaine, et ne nous aiderait donc pas beaucoup.

En vue de comprendre la complexité de ce mécanisme, nous allons le «construire» par petites étapes. Les neuf schémas à la fin du document se succèdent, chacun ajoutant au précédent pour représenter un aspect supplémentaire du mécanisme. Il est conseillé de suivre sur les schémas au fur et à mesure les explications données dans le texte. De cette manière, le schéma de l'ensemble (le dernier, le numéro 9) doit devenir, peu à peu, compréhensible et donc utile.

Les 9 schémas figurent en annexe à la fin du document.

LE MECANISME DE L'AGRESSION MUTUELLE

Se revaloriser face à l'agression

Le schéma 1 représente une suite logique, mais non forcément une suite chronologique. Plusieurs des étapes qui y figurent se passent, normalement, de façon plus ou moins simultanée. Si cela se présente sur le schéma comme des étapes successives, c'est afin de décomposer la réaction normale face à l'agression, en vue de comprendre le raisonnement derrière.

Il faut savoir aussi que ce raisonnement n'est pour ainsi dire jamais explicite. Ce serait complètement faux de penser que la personne ordinaire choisit consciemment de suivre ce raisonnement. Toutefois, comprendre les étapes décrites explicitement ici nous aidera à comprendre la réaction plus ou moins spontanée de chacun de nous dans une situation pareille. En effet, même une action «spontanée» n'est pas sans ses raisons.

Commençons avec le principe de l'amour dans le sens divin, le sens le plus profond que la Bible lui donne. Aimer dans ce sens, c'est non seulement vouloir mais rechercher activement le bien-être des autres. C'est comprendre que le bien-être de l'autre est aussi important, sinon plus, que son propre bien-être. Une personne qui n'est pas motivée par l'amour, par conséquent, n'agira pas en vue du bien-être des autres. «Celui qui n'aime pas» (pour citer la phrase célèbre de 1 Jn. 4.8, même s'il est vrai qu'ici nous ne faisons pas du tout référence au sujet dont il est question dans le contexte de cette phrase) va donc -et cela relativement souvent- agir d'une façon malintentionnée.

Un acte malintentionné, précisons-le, est un acte par lequel quelqu'un cherche son propre bonheur aux dépens du bonheur des autres. Le simple fait de chercher à être heureux n'est pas, en soi, un acte malintentionné. C'est quand on sait quelque part que la recherche du bien-être fera du mal à l'autre que l'acte est malintentionné. Précisons aussi que tout ce qui est désagréable à un autre ne lui fait pas forcément du mal. Souvent, le bien passe par une peine temporaire. Quand mon dentiste m'arrache une dent, par exemple, il me fait mal. Pourtant, son but ultime est mon bien, et son acte n'est nullement malintentionné. Un acte peut être qualifié de malintentionné seulement quand il va faire du mal, sur le plan global, à un autre, pour le bien-être de la personne qui commet cet acte.

Si je suis victime d'un acte malintentionné, normalement je ne l'apprécierai pas. Cela n'a rien d'étonnant ; nous sommes tous constitués comme cela.

Ce qui est plus important, c'est de savoir pourquoi je ne l'apprécie pas. Ce n'est pas simplement le fait que la chose me soit désagréable ; je trouve tout aussi désagréable ce mal que me fait mon dentiste, mais dans un certain sens, j'apprécie son acte. (Au moins suffisamment que je le paie pour le faire !) Il se peut même qu'une chose nous arrange, sans que nous ne l'apprécions pour autant. Si je me sens obligé de rendre visite à une personne désagréable, par exemple, et cette personne me fait bien comprendre qu'elle ne désire pas me voir, le fait de ne pas y aller me rend un certain service, puisque de toute façon je ne voulais pas le faire. Mais je trouverai désagréable tout de même son refus de me voir.

Ce qui gêne, en fait, n'est pas tellement le côté «désagréable» -le fait que la chose m'arrange ou non sur le moment- mais l'agression qui est dedans. C'est quand je me sens agressé que je n'apprécie pas la chose. Si je supporte (plus ou moins bien...) une visite chez le dentiste, c'est parce que je ne me sens pas agressé par lui, même s'il me fait mal. Si je n'apprécie pas le refus de l'autre de me voir, même si cela m'arrange, c'est que je me sens agressé. C'est l'agression qui nous trouble bien plus que la douleur que la chose provoque.

Une agression peut être beaucoup de choses. Cela peut varier d'un acte très flagrant (un coup de poing à la figure) à

quelque chose de très subtil (quelqu'un qui ne nous dit pas bonjour quand nous pensons qu'il aurait dû le faire). Il y a une quantité presque illimitée de types d'agression ; n'importe quel événement qui nous «chiffonne» est dans cette catégorie, même si nous ressentons assez vaguement l'irritation qui l'accompagne.

Si une agression me trouble, c'est parce que je comprends par là que l'autre me méprise, qu'il ne m'estime pas suffisamment. Peut-être que son mépris est subtil, mais cela me gêne tout de même.

Et le fait que j'aie, de façon innée, un problème dans ce domaine, m'oblige à y réagir. En effet, j'ai un besoin profond (et valable) de me sentir comme quelqu'un de bien, quelqu'un qui a une valeur.

Comme je ne peux pas accepter d'être méprisé, puisque cela met en cause ma valeur, je dois défendre ma valeur. Je dois, par un moyen ou un autre, montrer que je suis quelqu'un, et que celui qui m'a agressé n'a pas le droit d'agir comme cela.

Il faut donc que je trouve un moyen de me revaloriser. Par contre, cela ne veut pas toujours dire que je vais passer du temps à réfléchir sur la chose. Souvent, la réaction est plus ou moins instantanée, pour la simple raison que chacun a ses habitudes, ses «moyens de défense» dont il a l'habitude. Il y en a qui réfléchissent longtemps pour répondre à la question : «Qu'est-ce que je pourrais bien lui faire ?» Mais très souvent, la réaction est immédiate : «Idiot !» «Idiot, toi-même !»

Le but de base, c'est de rétablir une sorte de «balancier» de valeurs relatives. Si j'ai l'impression que l'autre s'élève au-dessus de moi, mon but sera de le «remettre à sa place». Je vais abaisser l'autre jusqu'à un niveau qui semble approprié. Le plus souvent, cela veut dire un niveau inférieur à moi. La preuve qu'il est inférieur, c'est qu'il m'a fait ce qu'il m'a fait. Je n'accepte donc pas de le ramener simplement à mon niveau. Il y a pour cette raison une tendance assez marquée dans de telles réactions de «surenchérir», c'est à dire, de faire en retour quelque chose d'encore plus fort que ce que l'autre a fait. Le but, c'est de bien marquer le coup, de faire comprendre à l'autre que non seulement il n'est pas mieux que moi, mais qu'il est encore moins que moi.

La méthode trouvée variera énormément, selon les personnalités, les situations, et les convictions. Une façon très directe et brutale de remettre à sa place quelqu'un qui vous insulte, par exemple, serait de l'assommer sur-le-champ. Mais si on ne veut pas aller jusque là, il y a d'autres moyens, qui tous ne sont pas violents. Se mettre en colère ou insulter en retour sont aussi des exemples de répliques violentes, bien que dans un moindre degré. Mais on peut aussi se revaloriser en expliquant calmement à la personne que ce n'est pas vrai, que c'est plutôt lui qui est fautif, et qu'il n'agirait pas comme cela s'il était bien élevé. Il y a même des moyens très subtils d'abaisser l'autre, de le «remettre à sa place» avec une telle douceur qu'il ne pourra guère critiquer mon acte, tout en étant sûr qu'il a bien compris que c'est lui qui est dans le tort et donc inférieur. Tout cela ne change rien dans le fond : le but, c'est de rétablir ma valeur, pour bien montrer à l'autre qu'il a tort de me mépriser. De cette façon, je pourrai me sentir bien dans ma peau après avoir été abaissé.

La boucle se ferme

On a l'impression, chaque fois qu'on agit de cette façon, que le problème a été réglé : On a remis l'agresseur à sa place, et lui a fait comprendre que ce n'est pas une façon d'agir. Comme ça, il ne recommencera plus !

Seulement, cela marche très rarement. En fait, il arrive trop souvent que le problème, au lieu de se calmer, s'aggrave. Pourquoi ?

C'est très simple : l'autre (qui a, dans le fond, les mêmes problèmes et motivations psychologiques que moi) risque très fort de prendre mal ce que j'ai fait pour me revaloriser par rapport à lui. Il va le considérer comme un acte malintentionné.

D'ailleurs, il n'a pas tort. Tout acte qui cherche à produire un bien-être pour la personne qui le fait, tout en faisant du mal à un autre, est un acte malintentionné. Si je veux l'abaisser, pour rétablir ma propre valeur, c'est indiscutable que le but est mon bien à moi, et non le sien. Le fait qu'il *mérite* d'être abaissé n'y change rien : c'est toujours ce que je veux faire.

Et s'il n'apprécie pas mon acte malintentionné, c'est qu'il le prend comme une agression. Cela veut dire que je le méprise, que je cherche à minimiser sa valeur. (Il n'a toujours pas tort. Le but explicite et clair d'un acte qui cherche à abaisser quelqu'un qui me fait tort, c'est de lui montrer qu'il n'est pas bien.)

Mais lui aussi a besoin d'avoir le sentiment de valoir quelque chose. Puisqu'il ressent une attaque au niveau de cette valeur, il faudra la défendre. Il trouvera par conséquent un moyen de rétablir sa valeur, en m'abaissant. Autrement dit, il agira tout comme j'ai agi, et pour les mêmes raisons.

Tout cela peut sembler étonnant, si on réfléchit à la chose. Bien sûr, si je lui fais quelque chose de «gratuit», pour lui faire du mal, on comprend fort bien qu'il agisse de cette façon. Mais puisque c'est lui qui a commencé, on pourrait s'attendre à ce qu'il reconnaisse que mon acte était la réaction normale à son agression. Il n'a donc aucun grief avec moi. Il a eu ce qu'il a mérité, c'est tout.

Il est très important de comprendre pourquoi l'autre ne raisonne pas de cette façon, pourquoi il prend comme une agression ce que j'ai fait, même si c'est lui qui a commencé. La raison est tout simplement le fait qu'il *ne pense pas que c'est lui qui a commencé* ! Il a eu, d'une manière ou d'une autre, le sentiment que son acte initial était justifié. Cela nous paraît parfois presque impossible, mais c'est un fait. Et puisqu'il pense que son acte était justifié, il pense aussi que je n'avais pas à le prendre comme ça. Cela veut dire que ma réaction, qui pour moi était la suite normale pour rétablir une injustice, était pour lui un acte anormal. Il sera donc persuadé que c'est *moi* qui ai commencé !

Et puisqu'il ressent la chose comme cela, il fera exactement ce que j'ai fait quand j'ai ressenti la même chose. Il

m'abaissera pour me «remettre à ma place», puisque j'ai agi d'une façon qui n'est pas appropriée (selon lui).

Mais ce qu'il fait pour m'abaisser est aussi un acte malintentionné, et je le ressentirai en tant que tel. Je n'apprécierai pas la chose, je me sentirai abaissé, et ainsi de suite. La boucle est donc fermée, comme le montre le schéma 2.

Le principe de base du cercle vicieux

Cette boucle fermée est la base du «cercle vicieux de l'agression» qu'on voit dans le schéma 3. Chaque étape du cercle entraîne logiquement la suivante (tant qu'on agit selon une certaine motivation, du moins), et la chose ne permet pas de fin. Chacun se croit justifié de réagir face à l'agression de l'autre. Il se sent même *obligé* de le faire, pour défendre sa propre valeur. Agression se succède à agression, chacun étant sincèrement persuadé que c'est l'autre qui est fautif. Mais cette sincérité ne change pas le fait que la relation se dégrade toujours.

Par le phénomène de «surenchérissement», ce mécanisme arrive parfois à détruire entièrement une relation. Une famille, une église, une nation, peut être complètement déchirée par une querelle qui a commencé avec des petites irritations. La querelle finit par prendre des proportions catastrophiques parce que chacun se croyait obligé de «hausser le ton» un peu plus, à cause de l'agression de l'autre qui était (évidemment) fautif.

Un souci d'honnêteté m'oblige à inclure dans ce schéma 3 le fait que l'acte original qui a déclenché la chose peut venir de moi aussi. Si quelqu'un manque d'amour, il peut agir d'une façon malintentionnée à mon égard. Mais je peux faire autant, si c'est moi qui manque d'amour dans la chose. (De nouveau, j'ai emprunté à la Bible une phrase célèbre pour illustrer cela, et de nouveau l'usage que j'en fais n'a aucun rapport avec le contexte d'où la phrase est tirée.) Bien que personne ne se sente jamais responsable d'avoir délibérément déclenché une telle dégradation d'une relation personnelle, c'est trop facile de supposer que c'est toujours l'autre qui est fautif. D'autant plus que du point de vue de l'autre, c'est moi qui suis «l'autre»...

On remarquera que si quelqu'un qui ne connaît pas l'amour dans ce sens le découvre, il peut choisir d'agir autrement. Il ne s'agit pas de sortir du cercle vicieux, mais plutôt de ne pas y entrer. Les principes qui caractérisent ce chemin d'amour qui ne conduit pas au cercle vicieux se trouvent maintes et maintes fois dans la Bible, sous une forme ou une autre. J'ai choisi de les illustrer par deux versets différents, qui me semblent importants.

Le premier se trouve dans 1 Jn. 4.19. Il faut signaler une variation importante dans les manuscrits au sujet de ce verset ; certains manuscrits ont en effet, au début du verset, «Nous aimons Dieu» ou «Nous l'aimons». Pourtant, la tournure qui découle la plus naturellement du contexte, et qui semble la mieux soutenue par les manuscrits, en fait un principe plus général : «Nous aimons, parce qu'il nous a aimé le premier.» Il est vrai que nous aimons Dieu parce qu'il nous a aimé le premier, mais le principe va plus loin. D'une façon générale, nous ne pouvons agir par amour que quand nous connaissons nous-mêmes l'amour de Dieu. Si quelqu'un ne connaît pas Dieu, et ne connaît donc pas l'amour de Dieu pour lui, il ne peut qu'agir selon le principe de la chair : faire ce qui lui procure le plus de plaisir. Aimer véritablement, c'est à dire chercher le bien-être de l'autre même quand c'est aux dépens de mon propre bien-être, n'est pas une réaction qui vient naturellement à l'homme. Ce n'est que quand nous nous savons aimés de Dieu que nous pouvons aimer de cette manière-là.

Le deuxième verset qui illustre la motivation de celui qui apprend à aimer est celui déjà cité, comme principe de base pour surmonter les problèmes d'infériorité : «Quand on regarde à lui, on resplendit de joie» (Ps. 34.6). La personne qui est véritablement remplie de la joie de connaître Dieu n'agira pas selon la nature charnelle qui cherche son propre intérêt. Il cherchera le bien-être des autres, plutôt que du faire du mal autour de lui.

Il est donc possible de ne pas agir de façon malintentionnée, si qui nous libère du cercle vicieux par le simple fait de ne pas y entrer. Mais comme il ne s'agit pas d'une sortie du cercle, ce principe est figuré sur le schéma en pointillés.

Toutefois, s'il y a quelqu'un dans l'histoire qui n'agit *pas* par amour (que ce soit l'autre, que ce soit moi), il y a ce cercle vicieux qui se déclenche. En réaction contre le mal qu'a fait l'autre, il faut se défendre. Mais se croyant justifié dans ce qu'il fait (même si cette «justification» est absolument incompréhensible pour la personne qui a été victime de son acte), il prendra cette réaction comme une agression inqualifiable, et se défendra à son tour.

Jésus a parlé de telles situations dans Luc 6.27-38. Le texte vaut la peine d'être considéré en détail :

Mais je vous dis, à vous qui écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent. Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui aussi l'autre. Si quelqu'un te prend ton manteau, ne l'empêche pas de prendre encore ta tunique. Donne à quiconque te demande, et ne réclame pas tes biens à celui qui les prend. Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment. Si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aussi en font autant. Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aussi prêtent aux pécheurs, afin de recevoir l'équivalent. Mais aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer. Votre récompense sera grande et vous serez fils du Très-Haut, car il est bon pour les ingrats et pour les méchants. Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. Ne jugez pas, et vous ne serez point jugés, ne condamnez pas, et vous ne serez point condamnés, absolvez et vous serez absous. Donnez, et

l'on vous donnera : on versera dans votre sein une bonne mesure, serrée, secouée et qui déborde ; car on vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez.

Il est courant d'entendre quelqu'un dire : «Je suis très gentil avec tout le monde, du moment qu'on a un minimum de considération à mon égard.» Certains pensent même qu'avec une telle attitude, ils sont en train de vivre quelque chose de très pieux. Dans ce passage, Jésus démolit la prétention de ceux qui parlent ainsi. Il dit qu'il n'y a rien d'extraordinaire à aimer ceux qui nous font du bien. Le chrétien doit aller bien plus loin que cela, et aimer ceux qui lui font du mal. Autrement dit, Jésus est en train de nous dire : «Sortez du cercle vicieux.»

Avec la meilleure volonté, ce n'est pas une chose facile à faire. Mais nous allons voir, d'une façon très pratique, comment il est possible d'appliquer l'enseignement de Jésus. Nous ne sommes pas obligés de continuer sans arrêt le mécanisme du cercle vicieux.

DES FAUSSES PISTES

Il y a différentes manières d'essayer de s'en sortir. La première que j'aimerais considérer consiste à rétablir sa valeur sans abaisser l'autre. On se rend compte assez vite, en tant que chrétien, qu'abaisser l'autre pour se venger (même si on ne veut pas l'appeler par son nom, c'est une vengeance) d'un mal subi, n'est pas compatible avec le principe chrétien de l'amour.

Mais il faut rétablir sa valeur. Le jeu consiste donc à appuyer sa valeur sans abaisser l'autre. C'est à dire, plutôt que de minimiser celui qui m'a fait du mal, pour le ramener au niveau où il m'a relégué, moi, je vais me contenter de me convaincre que je ne suis pas si mal que ça. En passant, si je peux lui prouver ma valeur en même temps, tant mieux. Mais il faut au moins prouver, pour moi-même, ce que je vaux.

Prouver sa valeur

Je peux, par exemple, m'attaquer plus que jamais à mon travail, pour démontrer par ma réussite professionnelle (ou sportive ou scolaire...) que je vaux quelque chose. L'autre ne s'en apercevra pas forcément, du moins dans l'immédiat, mais je peux toujours me dire que cela importe peu ; que valent ses opinions ? L'essentiel, c'est que je sais ce que je vaux. De cette manière, j'établis ma valeur sans que l'autre puisse dire que je l'attaque. Cela calmera le cercle vicieux au moins, parce qu'il n'aura aucun grief contre moi. Je ne lui aurais pas fait de mal en retour pour le mal qu'il m'a fait.

Pourtant, les exemples ne manquent pas pour montrer que cette approche ne calme pas les querelles du tout. Quelqu'un qui se sent abaissé cherche à appuyer ses qualités plutôt que d'attaquer en retour, et l'autre revient toujours à la charge tout de même. Pourquoi ? Pour la simple raison qu'appuyer sa propre valeur, c'est de l'orgueil, et personne n'apprécie l'orgueil. Même si le but n'est que de prouver sa valeur à soi-même, plutôt que de se vanter auprès de tout le monde, la définition même de l'orgueil est toute tentative de se montrer bien, de se donner une valeur personnelle et innée.

Notez que ceci peut se faire d'une façon très subtile et «spirituelle». On peut se dire qu'en tant que chrétiens, on est «au-dessus» de ce besoin basement charnel de rétorquer face à l'agression. Combien de croyants sont même allés jusqu'à expliquer ouvertement à un autre que «je ne t'en veux pas ; quand j'étais plus jeune dans la foi, j'agissais pareil.» Autrement dit, j'ai plus de maturité chrétienne que toi, je suis plus près de Dieu que toi, j'ai mieux compris la grâce que toi, je suis plus obéissant à la Parole de Dieu que toi... autant de façons d'appuyer sa propre valeur par un orgueil qui ne l'est pas moins simplement parce qu'il prétend être «spirituel».

Et l'orgueil, qu'on le veuille ou non, est un acte malintentionné. Le but de l'orgueil est explicitement d'appuyer sa propre valeur, en se montrant aussi bien que les autres si ce n'est pas mieux. De nouveau, nous retrouvons la définition de l'acte malintentionné : chercher son propre bien-être aux dépens de l'autre.

Il y a de très fortes chances qu'il soit ressenti en tant que tel, aussi. Surtout que je voudrais quand même que l'autre remarque ma valeur, pour qu'il se rende compte qu'il avait tort de m'abaisser. D'une façon ou d'une autre, je voudrai donc étaler ma valeur pour qu'il la voie. Il va donc se rendre compte que je cherche à me montrer mieux que lui, et il ne l'appréciera pas. Même si mon orgueil est subtil, quelque part il le ressentira. Cela arrive (souvent) qu'on attribue les actions et paroles de quelqu'un à l'orgueil quand ce n'est pas le cas, mais c'est très rare que quelqu'un soit orgueilleux, sans qu'on s'en aperçoive.

Evidemment, la raison principale pour qu'un autre n'apprécie pas mon orgueil, c'est parce que cela attaque directement son propre orgueil. Je sais très bien que si je n'apprécie pas les orgueilleux, c'est parce que je le suis moi-même tout autant. Mais il n'y a aucune consolation en se disant que si les autres n'étaient pas orgueilleux ils ne seraient pas gênés par mon orgueil. Ils pourraient dire autant à mon sujet. Et de toute façon, ils le sont. Je le suis. Tout le monde l'est. Si je vivais parmi des gens parfaits, mon orgueil ne déclencherait pas des bagarres avec eux. Mais ce n'est pas le cas, et l'orgueil qui cherche à appuyer ses propres qualités pour défendre une valeur attaquée ne calme en rien le cercle vicieux.

Bien sûr, peu de gens auront les bases nécessaires en psychologie pour comprendre tout cela explicitement. Ce n'est pas du tout nécessaire. Même s'ils ne peuvent pas expliquer le mécanisme, même s'ils ne savent pas bien pourquoi mon orgueil les gêne, ils savent que ça les gêne. Ils vont se sentir agressés.

Eviter l'autre

Une façon alternative de régler le problème, sans abaisser l'autre, c'est de l'éviter. Je ne lui parle plus, c'est tout. Ou si je lui parle, on reste au niveau des banalités, qui ne dérangeront personne. Comme ça, il n'y a pas de problème.

Et pourtant si. La nature de l'amour, c'est d'établir des relations personnelles profondes, agréables et édifiantes pour tout le monde. Refuser une telle relation avec quelqu'un parce qu'on se sent abaissé par lui, c'est refuser d'aimer. Ce n'est pas pour le bien de l'autre qu'on le fait, mais pour son propre bien-être. Je le prive de mon amitié parce que cela me coûte trop de le fréquenter : il m'abaisse.

Quelqu'un dira que la Bible préconise précisément cette solution, dans certains cas. Le processus de Mt. 18.15-17 aboutit justement à cette cessation de communion, comme le montre explicitement 1 Cor. 5.9-13. Comment pouvons-nous dire alors que cela constitue un refus d'aimer ?

C'est la motivation derrière qui change la chose. Nous sommes en train de parler, dans le schéma du cercle vicieux, d'éviter quelqu'un comme moyen de rétablir sa propre valeur. Les passages en question parlent d'une coupure de communion dans un tout autre but (que nous n'allons pas explorer en détail ici, quoique nous y revenions un peu par la suite). Si je coupe avec quelqu'un simplement parce que je me sens attaqué par lui, comme moyen de défendre ma propre valeur, c'est mon bien-être à moi qui est visé, et non le sien. Nous sommes donc de nouveau dans la définition même de l'acte malintentionné. Dans le fond, ce n'est qu'un moyen un peu plus subtil de me valoriser par rapport à lui.

Et il le saura. Il ressentira que si je ne lui parle plus comme avant, c'est parce que j'estime qu'il n'est pas digne de ma compagnie. J'en ferais autant à sa place, d'ailleurs. Je n'apprécie pas l'attitude de quelqu'un qui est «froid» à mon égard. Je me sens abaissé par lui, et je le suis. Si j'agis de cette manière envers lui, donc, il ressentira la même chose. Et le cercle vicieux continuera...

Le schéma 4 ajoute ces variations à ce que nous avons déjà vu. Elles ne constituent nullement une sortie du cercle vicieux, mais simplement des alternatives dans la façon de se revaloriser.

Cela nous montre simplement que chacun ne vit pas le cercle vicieux de la même manière. Il existe des variations presque illimitées de techniques pour se revaloriser, sans que cela change quelque chose dans le fond. Telle personne, confrontée avec des critiques, va se mettre en colère, va utiliser la violence (verbale ou même physique) pour intimider l'autre et le «remettre à sa place». Telle autre personne, dans la même situation, va se replier sur elle-même, refusant d'aimer celui qui n'est pas spécialement aimable. Maintes autres solutions sont possibles, selon la personnalité et l'ingéniosité de la personne. Un Jacob va utiliser la ruse la plus subtile et recherchée ; un Esaü va choisir une approche beaucoup plus directe : «Je vais le tuer !»

Ces différentes façons de résoudre le problème d'une valeur méprisée ne doivent pas cacher leur identité essentielle. En effet, les différences ne reflètent que les variations de caractères et de capacités. La motivation de base reste la même : «Je veux rétablir ma valeur.» Il en découle qu'une manière d'agir n'est pas plus «spirituelle» qu'une autre. Bien sûr, nous pouvons trouver plus agréable à vivre quelqu'un qui est craintif, qui choisit bien plus volontiers de reculer, de se revaloriser dans sa propre tête, que quelqu'un qui se met en colère et nous rentre dedans. Le péché reste néanmoins le même : l'un comme l'autre cherche à se donner, par lui-même, une valeur propre.

Renoncer à sa valeur

Il semble donc que le problème essentiel réside dans le désir même de défendre sa valeur : Quel que soit le moyen par lequel je cherche à me revaloriser, j'ai tort. L'erreur de base se situerait donc dans ce besoin d'avoir le sentiment de valoir quelque chose. Honnêtement, cela semble déjà un peu louche, il est vrai. Bien sûr, ce désir se manifeste spontanément en chacun de nous, mais cela ne prouve en rien sa validité. Le péché étant ancré dans chacun de nos coeurs, le fait que tout le monde fasse tout naturellement une chose ne justifie pas du tout la chose.

Un peu à contre-cœur, on peut décider que l'attitude correcte consiste à ne plus avoir une valeur. «Il faut qu'il croisse et que je diminue,» comme l'a dit Jean-Baptiste dans Jean 3.30.

Il est vrai que dans le contexte, Jean-Baptiste ne parlait pas de ne plus avoir de valeur. Mais ce n'est pas grave ; il y a bien d'autres passages qui semblent aller dans ce même sens. Un des meilleurs exemples se trouve dans 1 Cor. 4.9-13 : «Car Dieu, ce me semble, a fait de nous, apôtres, les derniers des hommes, des condamnés à mort en quelque sorte, puisque nous avons été en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Nous sommes fous à cause de Christ, mais vous, vous êtes sages en Christ ; nous sommes faibles, mais vous êtes forts. Vous êtes glorieux, et nous sommes déshonorés ! Jusqu'à cette heure, nous sommes exposés à la faim, à la soif, au dénuement, aux coups, à une vie errante ; nous nous fatiguons à travailler de nos propres mains ; insultés, nous bénissons ; persécutés, nous supportons ; calomniés, nous consolons ; nous sommes devenus les balayures du monde, le rebut de tous, jusqu'à maintenant.»

Ajoutons l'attitude de Christ lorsque, accusé, il n'ouvrit pas la bouche. Il n'a pas du tout cherché à se défendre. Nous sommes appelés à avoir les mêmes motivations que Christ ; il faut donc en faire autant. (Pour ce qui est des occasions quand Christ s'est bel et bien défendu, comme par exemple Jn. 10.31-39, on les laisse de côté ou on trouve un moyen de les expliquer autrement.)

On choisit donc d'arriver à un véritable refus d'avoir une valeur quelconque. La pensée du chrétien doit être : «Je n'ai aucune valeur ; j'accepte qu'on me méprise, et je me considère comme rien.» C'est exactement ce que préconisent d'ailleurs certains prédicateurs : Nous ne devons jamais défendre nos droits, nous ne devons jamais répondre quand nous sommes accusés ou insultés à tort. Nous acceptons volontiers d'être moins que tout le monde.

Mais attention. Le coeur humain est subtil et tordu. Il est très facile de prétendre que c'est ce qu'on est en train de faire, quand en réalité on se revalorise par l'orgueil spirituel, en étant «fier de son humilité». Il y a une différence énorme entre «Je ne réponds pas parce que spirituellement je suis au-dessus d'une telle attitude pécheresse» et «Je ne réponds pas parce que j'accepte que je ne suis rien». Celui qui «se rattrape» quand il est agressé en se rappelant ses qualités spirituelles n'est pas «rien» ; il défend effectivement sa valeur. Il est toujours dans le mécanisme que nous avons vu dans le schéma 4. Bien des gens qui, par leur caractère doux et effacé, donnent une apparence d'humilité extrême n'ont en fait qu'un orgueil plus subtil : la fierté d'avoir un caractère moins «direct» que d'autres. J'ai déjà fait l'expérience, à mes dépens, de contrarier de telles personnes. J'ai été «remis à ma place» avec bien plus de gentillesse que d'habitude, mais je n'étais pas moins remis en place pour autant. Comme quoi il est plus difficile de renoncer véritablement à valoir quelque chose qu'on ne le pense.

Il s'agit d'accepter réellement qu'on n'a pas de valeur. Les autres ont le droit de nous mépriser parce que dans le fond nous sommes méprisables. Ce n'est que de cette manière-là qu'on refuse ce besoin d'avoir une valeur.

Il est à remarquer en passant que certaines personnes choisissent cette option, non par un libre choix, mais par contrainte. Ne trouvant aucun moyen d'appuyer leur valeur, n'y croyant même plus elles-mêmes, elles se laissent convaincre qu'elles n'ont pas de valeur. Il n'y a rien de spirituel dans leur démarche ; il peut s'agir de personnes qui ne connaissent absolument rien de la Bible. Cela arrive assez souvent dans le monde.

Le chrétien, par contre, choisit consciemment et explicitement cette alternative, pour refuser l'orgueil. Nous sortons du cercle vicieux en refusant ce besoin d'avoir une valeur. Si l'autre me méprise, je me laisse faire. Je me laisse marcher dessus par tout le monde.

Pourtant, ce «complexe de paillason» ne marche pas. Pas à long terme, en tout cas. On acceptera un jour, deux jours, quelques semaines, de ne pas avoir de valeur. Mais cela déstabilise l'être humain. Nous ne sommes pas faits pour penser que nous ne sommes rien. D'ailleurs, il est faux de dire que nous ne valons rien. Dieu a fait l'homme «de peu inférieur aux anges» (la lecture la plus raisonnable de Ps. 8.6). Jésus nous dit que nous valons beaucoup plus que les oiseaux (Mt. 6.26). Ce n'est pas en s'appuyant sur cette valeur qu'on règle le problème d'infériorité, certes. Mais elle existe tout de même. Autant on a tort de défendre sa propre valeur (l'orgueil), autant on a tort de la mépriser.

Quand nous le faisons, cela crée des tensions en nous, des tensions qui deviennent graves assez rapidement. Considérons ceux qui se sentent contraints de reconnaître qu'ils n'ont aucune valeur. Sont-ils heureux ? Peut-on vraiment dire que de telles personnes manifestent un caractère plus équilibré que ceux qui appuient leur valeur ? Pas du tout. Cela les ronge complètement. Pourquoi faudrait-il les imiter exprès ? (Et si ce n'est pas ce qu'on fait, c'est qu'on est simplement en train d'appuyer sa valeur par d'autres qualités que sa capacité d'attaquer en retour. Nous avons déjà vu où une telle approche aboutit.)

Ces tensions finissent par devenir insupportables. En attendant, elles auront provoqué bien d'autres problèmes. En médecine, on parle à ce stade de «somatisation», le processus par lequel les déséquilibres intérieurs détraquent les systèmes organiques du corps. Certains de ces phénomènes peuvent être assez graves. En tout cas, on ne peut pas dire que cela fait du bien, le temps que ça dure.

Normalement, la personne qui essaie de ne plus se défendre, qui choisit de ne plus avoir une valeur, finira par refuser cette attitude, et se sentira obligée en fin de compte de défendre sa propre valeur. Cela la ramène donc dans le cercle vicieux, après un détour qui en réalité ne fait qu'aggraver le problème. Force d'encaisser les agressions et les mépris, la personne risque de se défendre d'une façon bien plus violente que si elle n'avait pas essayé de refouler son besoin d'avoir une valeur.

Fuir la réalité

L'autre choix, plus grave, consiste à fuir la réalité. Le monde réel étant insupportable, on s'en fabrique un autre. Il y a de multiples façons de le faire. La télé, les livres, les phantasmes, peuvent tous devenir des moyens d'échapper à la réalité. D'autres moyens sont encore plus graves. L'alcoolisme, les drogues ou les excès dans d'autres choses, peuvent aussi être des fuites de la réalité. Le refus de la réalité peut même devenir la cause de dérèglements psychiques très graves, tels la schizophrénie, l'autisme, la catatonie ou presque n'importe quelle autre psychose. Si rien d'autre ne réussit, et si le monde est vraiment trop insupportable, on peut même aller jusqu'au suicide pour fuir une réalité à laquelle on ne peut absolument plus faire face.

(Une parenthèse s'impose, bien que ce ne soit pas notre sujet ici. Ces problèmes graves sont le résultat de mécanismes très complexes et très variés. Dans certaines psychoses, par exemple, il y a des origines organiques manifestes. D'un autre côté, le suicide n'est pas du tout systématiquement une fuite de la réalité. Ajoutons à cela que le fait de ne plus se sentir comme quelqu'un de valeur n'est pas la seule cause de la fuite de la réalité. Ces considérations nous obligent à une très grande prudence. A moins d'avoir des compétences réelles dans l'analyse de ces phénomènes, ne prétendons pas du tout les expliquer sur la seule base des considérations mentionnées ici. Si j'en parle, c'est pour dire que les mécanismes que nous

sommes en train de regarder peuvent, dans certains cas, être à l'origine des psychoses, du suicide, etc. Mais les quelques paragraphes sur la déstabilisation qui résulte du sentiment d'être sans valeur ne constituent ***pas du tout*** une explication suffisante des mécanismes qui sont en jeu dans ces problèmes graves.)

Heureusement, il y a relativement peu de gens qui choisissent la fuite de la réalité, surtout parmi ceux qui empruntent volontairement ce chemin du refus d'avoir une valeur. C'est une bonne chose. Revenir dans le cercle vicieux, décider après tout de défendre sa valeur, n'est pas une attitude correcte. Mais c'est moins grave que la fuite de la réalité.

Remarquons aussi que la fuite de la réalité n'est pas forcément définitive. Il y a bien des gens qui l'ont fait un temps, mais qui arrivent finalement à la conclusion qu'ils peuvent ou qu'ils doivent défendre leur valeur. Cela aussi est une bonne chose. Aucun avantage ne peut venir de la fuite de la réalité. On ne peut surmonter ses problèmes que dans la réalité.

Tout cela pour dire que refouler le besoin d'avoir une valeur, même si cela peut sembler très «spirituel» dans un premier temps, n'est nullement une solution. Les textes sur lesquels on s'appuie pour encourager à une telle attitude n'enseignent pas du tout cela, quand on les regarde dans leur contexte. Il n'y a aucun avantage à imiter les gens qui ont un véritable complexe d'infériorité. Jésus n'a jamais montré une telle attitude. En fait, c'était un homme qui était manifestement sûr de sa valeur. Pareil pour Jean-Baptiste, l'apôtre Paul, et d'autres qui sont censés enseigner cet effacement de soi. Il y a des occasions valables pour renoncer à ses droits ou pour refuser de répondre à l'agression, mais ce n'est jamais parce qu'on se considère comme quelqu'un qui n'a pas de valeur.

C'est pour cette raison que le chemin décrit dans ce processus se situe à l'intérieur du cercle dans le schéma 5. Refouler son besoin de valeur ne permet pas du tout de sortir du cercle vicieux. Ou bien on regagne assez vite le cercle vicieux, ou bien on finit dans une voie sans issue qui est encore pire. Mais cette façon de faire ne nous permettra pas du tout de mettre en pratique l'enseignement de Jésus dans Luc 6.27-38.

DES SOLUTIONS

La solution du cercle vicieux est donc ailleurs. En réalité, il existe plusieurs solutions, selon les cas. Toutes les circonstances ne sont pas identiques, et la façon d'agir face aux actes gênants des autres varie d'un cas à l'autre.

Tout n'est pas malintentionné

La première des choses, c'est de considérer le début du cercle vicieux. Nous avons vu qu'une personne qui n'est pas motivée par amour peut agir d'une façon malintentionnée, peut faire du mal délibérément à un autre, sans que ce soit «en retour» d'une agression perçue. Ce manque d'amour peut venir de bien des sources. Quelqu'un qui se sent abaissé dans un cercle vicieux et qui n'arrive pas à s'en sortir peut manquer d'amour envers *d'autres* personnes, simplement pour se rattraper, ce qui déclenchera d'autres cercles vicieux. Un criminel peut détrousser quelqu'un qu'il ne connaît même pas, par pure cupidité. Une personne qui se sent inférieure peut se moquer d'un handicapé simplement pour avoir le sentiment d'être supérieur à quelqu'un.

Tout cela est relativement rare, pourtant. Il est vrai que nous *attribuons* très souvent des problèmes à un acte délibérément malintentionné de la part d'un autre, mais la réalité de la chose est bien différente. La véritable source de la plupart des «cercles vicieux d'agression» est autre.

Commençons avec le fait que tout acte n'est pas malintentionné. Il y en a qui le sont, certes, mais d'autres sont bien-intentionnés. D'autres encore sont «neutres», dans le sens que le but n'est ni de faire du bien ni de faire du mal. La vie nous met en contact les uns avec les autres d'une façon qui, souvent n'a aucune arrière pensée. Je vais au guichet de la poste, j'achète des timbres, et je m'en vais. Mon acte a touché plusieurs personnes (celle qui est derrière le guichet, celles qui font la queue avec moi,...), mais je n'avais pas la moindre intention à leur égard. Je ne peux pas dire que mon but était précisément de leur faire du bien, mais ce n'était pas de faire du mal non plus. En ce qui concerne mes intentions, mon acte était neutre.

Les actes malintentionnés sont-ils les seuls qui peuvent ne pas être appréciés ? Pas du tout. Bien des actes neutres ou même bien-intentionnés peuvent ne pas être appréciés par d'autres aussi. Ce serait complètement faux de penser que seuls les actes malintentionnés déclenchent des cercles vicieux d'agressions répétées. Des actes neutres ou même bien-intentionnés, s'ils sont mal pris, le feront tout autant.

De tels actes peuvent être mal pris, d'une part, à cause des maladresses. Personne n'a toujours tout le tact et toute l'adresse nécessaire dans la vie. En faisant la queue à la poste, par exemple, je peux bousculer quelqu'un sans le faire exprès. Mon acte n'était pas du tout malintentionné, puisque je n'avais pas l'intention de le faire. Il ne sera pas apprécié pour autant. On peut raconter une blague pour faire rire (un acte qui est donc bien-intentionné), et d'autres peuvent la prendre mal. On peut communiquer quelque chose d'important à quelqu'un, et parce qu'on n'a pas su agir avec suffisamment de douceur, l'autre n'appréciera pas la chose. Les maladresses existent dans la vie. Nous en faisons tous.

Notons bien, par contre, que la maladresse n'est pas du tout la seule chose qui peut faire qu'un acte neutre ou bien-intentionné soit mal pris. Quelqu'un peut me reprendre exactement comme il faut, sans que je l'apprécie pour autant. Quelque part on a eu l'idée que le chrétien ne doit jamais faire la moindre chose qui brusque ou gêne les autres. Cet enseignement ne se trouve nulle part dans la Bible. Jésus lui-même a souvent fait des choses que d'autres n'ont pas du tout apprécié. Pouvons-

nous l'accuser de mauvaises intentions ou même de maladresse ? Je sais que moi le premier, je n'ai pas toujours apprécié, dans un premier temps au moins, certains événements que j'ai vécus. Pourtant, il m'est souvent arrivé de me rendre compte par la suite que les personnes concernées n'avaient pas tort de me dire ou de me faire ce qu'elles ont dit ou fait. Je ne sais pas, honnêtement, quelle est la source de plus de problèmes : les maladresses ou le péché qui fait que nous n'apprécions pas ce qui nous dérange, même si la chose est absolument nécessaire. Tout ce que je sais, c'est que les deux sont largement répandus.

Le début du cercle vicieux est donc bien plus complexe que ce que nous avons vu jusqu'ici. Au lieu de parler uniquement d'acte malintentionné, nous devons parler aussi des actes neutres et bien-intentionnés. Tous les trois peuvent ne pas être appréciés. Le schéma 6 inclut ces trois possibilités.

Maintenant, il serait évidemment faux de penser que tout acte aura pour conséquence que «je n'apprécie pas la chose». Il est *possible* qu'un acte dans n'importe quelle de ces trois catégories ne soit pas apprécié, mais ce n'est pas du tout obligé. Normalement, personne ne sera gêné par mon passage au guichet de la poste, par exemple. Pour cette raison, le schéma 6 inclut une «sortie» qui ne résulte nullement du choix de quelqu'un de vouloir calmer le jeu, mais qui est simplement le reflet de la réalité, que tout n'est pas mal pris. Heureusement. Il s'agit donc d'une «sortie» qui, en réalité, n'en est pas une, parce qu'il n'y avait pas de cercle vicieux à quitter.

Cette possibilité est donc indiquée dans le schéma 6, non comme moyen de résoudre les cercles vicieux, mais simplement pour que le schéma reflète autant que possible la réalité. Il s'agit de la flèche marquée «si» à partir de la case «Je n'apprécie pas la chose». Elle est en pointillés pour montrer qu'il ne s'agit pas, normalement, d'un moyen pour résoudre le cercle vicieux : Si j'apprécie quelque chose ou même si je le prends comme quelque chose de «neutre», il n'y aura évidemment aucune raison d'entrer dans un cercle vicieux. Toutefois, il ne s'agit manifestement pas d'un choix qui permette d'arrêter un cercle vicieux. Je ne choisis pas d'apprécier ou non quelque chose qui m'arrive.

Il est intéressant de remarquer, pourtant, qu'il y a certains cas rares où ceci constitue une véritable sortie -quoique involontaire- du cercle vicieux. Cela vient du fait que quelqu'un *peut* apprécier même un acte malintentionné, parce qu'il ne se rend pas compte qu'il s'agit d'un acte malintentionné. Il est possible, par exemple, de faire quelque chose pour abaisser un autre et de rater complètement son coup. Non seulement l'autre ne s'aperçoit pas qu'on veut lui faire du mal, il peut même apprécier la chose. Ce n'est pas le résultat le plus courant, évidemment, mais cela existe.

Mais ce qui doit retenir notre attention ici est plutôt notre réaction face aux actes que nous n'apprécions pas. Et la première des choses, qui nous serait extrêmement utile, serait de faire la différence entre actes que nous n'apprécions pas, sans qu'ils soient malintentionnés pour autant, et véritables agressions. La quatrième phrase dans 1 Cor. 13.5 est diversement traduite, à cause du manque de précision du mot original, mais je suis persuadé que la traduction de Louis Segond rend fidèlement au moins une partie de la pensée : L'amour «ne soupçonne point le mal». Autrement dit, la personne qui est motivée par amour donne à l'autre le bénéfice du doute, autant que possible. Au lieu de voir des mauvaises intentions partout, on préfère penser (et c'est un choix délibéré) que les autres ne nous en veulent pas. Tout au plus, il s'agit de maladresses. D'autres fois -souvent, même- ils avaient parfaitement raison dans ce qu'ils ont fait, même si je ne l'ai pas apprécié.

Si quelqu'un ne me dit pas bonjour, il se peut bien qu'il soit préoccupé avec autre chose. S'il me répond sèchement, peut-être que par souci de donner une réponse claire il ne s'est pas rendu compte qu'il manquait de tact. Si quelqu'un me bouscule, cela ne veut pas dire qu'il manque de considération pour d'autres ; tout le monde peut le faire. Si quelqu'un me critique, peut-être qu'il avait raison de le faire. Même les prophètes de Dieu n'étaient pas toujours appréciés -loin de là- malgré le fait qu'ils agissaient pour le bien du peuple, sur les ordres de Dieu lui-même. Très souvent, si on veut bien le faire, on peut imaginer qu'une personne n'est pas malintentionnée, même si ses agissements me gênent quelque part.

Supporter les désagréments

A partir de là, on passe à un principe que Paul donne dans Col. 3.13. Dans ce verset, Paul développe deux principes bien distincts, qui vont pourtant ensemble parce qu'ils concernent tous les deux notre réaction aux actions contrariantes des autres : «Supportez-vous les uns les autres et faites-vous grâce réciproquement ; si quelqu'un a à se plaindre d'un autre, comme le Christ vous a fait grâce, vous aussi, faites de même.» Paul nous dit que dans la vie avec d'autres, il y a des choses qu'on supporte, et il y a des choses qu'on pardonne.

Il convient de faire la différence. On pardonne ce qui est véritablement péché, ce qui est un choix du cœur, ce qui vient du désir de ne pas vivre dans l'amour de Dieu. Mais on excuse, on supporte, ce qui incommode, sans qu'il y ait attitude de péché derrière. Nous sommes différents les uns des autres, et nos différences ne plaisent pas toujours à tout le monde. Nous n'arrivons pas toujours à un comportement convenable, avec les meilleures intentions, à cause de nos lacunes, nos maladresses ou nos manques d'information. Ce n'est peut-être pas admirable, mais c'est humain.

Plutôt que de ressentir des agressions partout, on applique le principe de l'amour qui ne soupçonne pas le mal, et on supporte. La première partie de Col. 3.13 s'applique tout à fait dans ce contexte. (On verra, un peu plus loin, que la deuxième partie, le principe du pardon, s'applique aussi dans la solution du cercle vicieux, mais à d'autres endroits. Paul est en train de nous dire qu'il y a des fois où on supporte et des fois où on pardonne. Le schéma du cercle vicieux nous aide à les différencier.)

Le principe de se supporter les uns les autres se base sur une vérité souvent oubliée : *L'autre a le droit d'avoir un caractère ou une façon d'agir qui ne me convient pas*. Personne n'a jamais dit que les autres doivent toujours me convenir ou que j'ai le droit de ruer dans les brancards chaque fois que les actions et paroles de ceux qui m'entourent ne m'arrangent pas.

Je suis persuadé que ce seul principe permettrait d'éviter une grande partie -si ce n'est une majorité- des cercles vicieux. Si nous partons du principe que tout le monde doit constamment nous faire plaisir, nous ressentirons des agressions partout, chaque fois que la vie nous incommode. Mais si nous savons appliquer le principe biblique de l'amour qui ne soupçonne pas le mal, mais qui supporte les importunités, nous nous rendons compte que la plus grande partie des choses qui nous gênent dans la vie ne sont pas des agressions. Il n'y a pas besoin de déclencher des cercles vicieux pour cela.

Qu'est-ce qui fait que nous prenons si facilement pour des agressions, des actes qui en fait devaient être supportés par l'amour ? C'est la susceptibilité, la disposition à se vexer facilement, qui caractérise la personne qui a un problème d'infériorité. Dans la mesure où je ne suis pas sûr de ma valeur, j'interpréterai facilement les choses comme des attaques à ma personne. Une personne qui n'est pas bien dans sa peau se voit, entre autres, par sa susceptibilité. S'il y a un problème majeur d'infériorité qui n'est pas réglé, cela se manifestera, entre autres, dans le fait de s'irriter facilement pour des choses qui pourraient très bien être supportées par amour pour d'autres.

Mais de même que le fait de se savoir véritablement aimé de Dieu nous pousse à aimer d'autres (1 Jn. 4.19), de même cet amour nous aide à surmonter nos propres problèmes d'infériorité. D'ailleurs, c'est justement parce que je suis bien dans ma peau quand j'ai les yeux fixés sur Dieu et son amour pour moi, que je peux -et veux- aimer les autres. Le mal que nous faisons quand nous manquons d'amour (parce que nous ne vivons pas suffisamment dans l'amour de Dieu pour nous) ne se limite pas à ces actes délibérément malintentionnés que nous avons vu au début de nos considérations sur le cercle vicieux. La susceptibilité d'une personne qui s'irrite pour un oui ou pour un non est aussi une indication qu'elle ne vit pas dans la certitude de la suffisance de l'amour de Dieu. Par conséquent, cela aussi est un comportement qui résulte du refus d'aimer véritablement.

Dans la mesure où le problème de susceptibilité -c'est à dire le problème d'infériorité (ou une de ses manifestations au moins)- est réglé, nous choisirons autant que possible de ne pas voir le mal, même dans les choses qui ne nous conviennent pas. Au lieu de penser que l'autre est malintentionné, nous supporterons par amour sa façon de faire qui nous incommode. Surtout qu'il n'a même pas forcément tort de faire comme cela. Cette façon de solutionner le cercle vicieux est montrée dans le schéma 6.

Quand l'agression est évidente

Il serait trop simple, par contre, de prétendre que tout ce qui gêne dans la vie est «normal». Sans être spécialement susceptible, on constate qu'il y a des cas où l'agression est assez évidente. Si quelqu'un m'insulte et me donne un coup de poing en pleine figure, il y a très peu de chances que ce soit une simple maladresse ! Nous ne pouvons pas tout mettre sur le compte de la susceptibilité. Chacun de nous a vécu un certain nombre de situations où, en toute honnêteté, nous savons fort bien que nous étions agressé par quelqu'un.

Cela signifie-t-il que l'étape suivante, celle où j'en déduis que l'autre me méprise, suit forcément ? Non. Il peut y avoir deux cas de figure dans lesquels ce ne serait pas le cas.

Le premier, c'est la situation où, malgré les apparences, l'autre ne m'en voulait pas. Il y a des fois où l'agression semble évidente, où on a l'impression que les mauvaises intentions de l'autre ne font pas de doute (on ne peut pas donner le bénéfice du doute quand il n'y en a pas !), mais que ce n'est pas le cas pour autant. Même quand on est sûr d'une chose, on peut se tromper.

Le deuxième cas de figure est bien plus courant, mais un peu plus difficile à comprendre. Il y a bien des cas où un acte était en fait malintentionné, sans que la personne me méprise d'une façon générale et décidée pour autant. A cause d'une agression perçue de ma part (l'autre a très bien pu prendre mal quelque chose que j'ai dit ou fait, sans que je lui en veuille, pour les mêmes raisons que je peux moi-même prendre mal ce qui ne l'était pas), l'autre peut avoir l'impression qu'il y a «quelque chose à rétablir». Il se peut aussi que j'ai mal pris quelque chose qu'il a fait, sans qu'il m'en veuille, et que j'ai réagi selon le schéma original du cercle vicieux : je l'ai abaissé d'une façon ou une autre. Il n'a pas pu comprendre cela, parce que l'«agression» contre laquelle j'ai réagi était dans ma tête, et non dans ses intentions.

En tous cas, pour quelque raison que ce soit, il peut penser qu'il y a besoin de me remettre à ma place, pour arrêter la chose. Certes, il est en train d'agir selon le principe de base du cercle vicieux. Mais il ne m'en veut pas de façon décidée pour autant. Il veut simplement mettre fin à quelque chose qu'il aperçoit comme injuste.

Ceci touche de très près la nature même du cercle vicieux. Partant du principe que chacun doit rétablir chaque injustice, la chose continuera à perpétuité, parce que personne n'accepte de s'arrêter en premier.

Mais si quelqu'un le faisait, qu'est-ce qui se passerait ? Dans bien des cas, la relation se calmerait très rapidement. Tout ce que l'un ou l'autre demande, c'est que l'autre s'arrête. Mais tant que les deux refusent d'arrêter, refusent de finir «désavantagés», la chose continuera.

« Tendre l'autre joue »

C'est ici que nous pouvons appliquer un des principes que nous avons vus dans Luc 6.27-38. Dans le verset 29 Jésus a dit : «Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui aussi l'autre. Si quelqu'un te prend ton manteau, ne l'empêche pas de prendre encore ta tunique.» Le schéma 7 inclut donc cette possibilité de quitter le cercle vicieux. Plutôt que de conclure forcément que l'autre nous méprise, même quand nous sentons une agression réelle, nous pouvons tourner l'autre joue.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, Jésus ne nous demande pas de nous laisser prendre pour des paillasons. Nous avons déjà vu que de toute façon, cela ne marche pas. Ce n'est pas le sens ici. Jésus n'est pas en train de nous dire que nous devons nous laisser faire sans fin, sans prendre des mesures pour nous protéger. Il nous dit plutôt comment nous pouvons -et devons- éviter de lancer des cercles vicieux quand la chose peut être réglée bien plus simplement.

Il faut bien prendre note de ce que Jésus dit. Il annonce son enseignement en se servant de deux images. Elles sont différentes l'une de l'autre, mais elles ont en commun le fait que ce n'est pas quelque chose qui peut se faire indéfiniment. «Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui l'autre», dit-il. Mais ce serait absurde d'ajouter : «Et s'il te frappe sur l'autre, présente-lui la troisième.» Il dit que si quelqu'un te prend ton manteau, tu ne dois pas l'empêcher de prendre ta tunique. La chose ne peut pourtant pas aller bien plus loin ; pour la personne ordinaire dans la culture de l'époque, c'était à peu près tout ce qu'ils portaient.

Il n'est pas en train de nous dire que nous devons nous laisser faire continuellement, mais plutôt de nous encourager à donner une deuxième chance. Cela permettra de savoir si l'autre nous méprise réellement, par le simple fait de tester la chose.

Si c'était un cas où, malgré les apparences, l'autre ne nous en voulait pas, la chose s'arrêtera là. Vraisemblablement, il ne saurait même pas qu'il nous a importuné. Et si c'était le cas -bien courant- de quelqu'un qui voulait simplement nous «remettre à notre place» parce qu'il pense (à tort ou à raison) que nous lui avons fait un mauvais tour, il se contentera d'avoir «gagné». Il a eu tort d'agir de la façon, bien sûr, mais la chose s'arrêtera là. C'est l'essentiel.

«Tourner l'autre joue» consiste à ne pas relever spécialement la chose, d'une part, et à rester dans des conditions où la personne pourra refaire la même chose, d'autre part. C'est à dire, on fait comme si on n'a pas remarqué ce qu'a fait l'autre.

Quand on «tourne l'autre joue», il est permis d'encourager la personne à ne pas recommencer en agissant gentiment ou même en communiquant -indirectement- des principes qui ont trait à la situation. Toutefois, confronter la personne directement avec ce qu'elle a fait, aussi gentiment que ce soit, n'est pas «tourner l'autre joue». Il y a des cas où cela est parfaitement approprié, et on les verra un peu plus loin. Mais le principe de Jésus ici n'est pas cela. Ce n'est pas encore le moment. Le but dans ceci est que la personne ne soit pas reprise (de l'extérieur au moins ; elle peut tout à fait être reprise par sa propre conscience ou par Dieu), pour lui donner la chance de se corriger d'elle-même.

Combien de fois faut-il «tourner l'autre joue», avant de décider que l'autre nous en veut effectivement, et cela d'une manière décidée ? Parfois, une seule fois suffira. D'autres fois, il peut être utile de le faire plusieurs fois. Mais le principe de Jésus n'est pas de se laisser faire éternellement, de ne jamais réagir contre l'injustice. Le chrétien n'est pas appelé à encourager, même de façon tacite, le péché flagrant des gens malintentionnés. Il s'agit, ici, simplement de se laisser faire suffisamment de fois pour confirmer la chose : Est-ce que l'autre m'en veut réellement ou non ?

«Tourner l'autre joue» n'est pas une chose facile, pour deux raisons. D'abord, il y a le risque d'encourir une deuxième agression, quand on aurait pu l'éviter, puisqu'on avait des raisons de supposer que l'autre était peut-être malintentionné. Plus que cela, il y a le fait que, même si l'autre ne recommence pas, je vais finir le cercle vicieux en «désavantagé». Là encore, la susceptibilité jouera. Si j'ai un problème d'infériorité, je supporterai très mal de laisser l'autre avoir le dernier mot. Je voudrai à tout prix trouver un moyen, même subtil, de rétablir ma valeur attaquée. C'est pourquoi il est tellement difficile d'emprunter cette sortie, pourquoi il est tellement plus attirant de filer tout droit, et de défendre sa valeur. De nouveau, solutionner le problème exige qu'au préalable, mon propre problème d'infériorité soit réglé.

Il faut bien remarquer que le principe de tourner l'autre joue ne garantit en rien la fin du cercle vicieux. Il en permet la *possibilité*, c'est tout. Car, quand j'applique ce principe, c'est à l'autre de jouer. Ce n'est donc pas moi qui déciderai de la suite.

Il se peut qu'il ne recommence pas. D'ailleurs, même si cela semble difficile à croire, c'est le résultat le plus courant. (La difficulté à croire cela, ancrée dans notre susceptibilité qui veut absolument croire que l'autre méprise notre personne, est la raison principale pour laquelle tant de personnes refusent même d'essayer cette solution.) La plus grande partie des gens veulent la paix, et voudraient simplement que les tensions s'arrêtent. Ils ne sont pas prêts à les arrêter eux-mêmes, puisqu'ils «finiraient perdants». Mais si l'autre s'arrête le premier, ils veulent bien.

C'est là qu'on peut appliquer la deuxième moitié de Col. 3.13. La première moitié nous dit de nous supporter les uns les autres, ce qui est un principe qu'on applique quand il n'y a pas de tort réel. Mais le deuxième principe du verset, celui du pardon, s'applique quand effectivement les autres nous font du mal. Dire qu'on va pardonner tant qu'il n'y a pas d'offense grave serait un non-sens. Cela reviendrait à dire qu'on pardonne seulement quand il n'y en a pas besoin (c'est à dire, quand on devrait *supporter*). C'est quand il y a une vraie offense qu'on pardonne.

Il est vrai que le principe de tourner l'autre joue va s'appliquer parfois quand effectivement il n'y a *pas* une véritable offense (le cas où, malgré les apparences, l'autre ne m'en voulait pas réellement). Mais on ne le saura pas--si on pouvait le savoir, on supporterait la maladresse sans ressentir une agression. Dans la pratique donc, chaque fois qu'on est appelé à «tourner l'autre joue», c'est qu'on a l'impression qu'il y a eu une véritable offense de la part de l'autre. On sera obligé de le

traiter comme une offense, ce qui veut dire, pardonner plutôt que supporter.

On applique également le principe que Pierre donne dans 1 Pi. 4.8 (adapté de Prov. 10.12) : «l'amour couvre une multitude de péchés.» Il y a différentes façons d'appliquer ce principe, mais une des façons est de laisser passer la chose, de ne pas en tenir compte. C'est l'application qu'il convient de faire ici. Cela ne veut pas dire qu'il n'est jamais approprié de relever une chose (on verra dans la suite quand et comment cela doit se faire), mais si on est appelé à le faire, c'est qu'on n'est pas en train de tourner l'autre joue. Tourner l'autre joue, c'est faire comme si de rien n'était, dans l'espoir que la personne se corrigera elle-même (ou éventuellement avec l'aide de Dieu--mais sans *mon* intervention).

Autrement dit, on pardonne (Col. 3.13b) et on oublie (1 Pi. 4.8). Bien sûr, cela ne veut pas dire littéralement qu'on ne se rappelle plus de la chose. Cela veut dire qu'on agit *comme si* on l'avait oublié : on ne relève plus la chose. Ni avec la personne concernée, ni avec d'autres, ni avec soi-même. De cette façon, on est libre du cercle vicieux.

Et s'il frappe l'autre joue ?

Par contre, il se peut aussi que l'autre soit réellement malintentionné à notre égard. Quand nous tournons l'autre joue, quand nous faisons comme s'il n'avait rien fait, lui laissant la possibilité de recommencer s'il le veut, il en profitera. Nous aurons la confirmation qu'il nous méprise.

Ce n'est pas le résultat souhaité, évidemment. Mais ce n'est pas catastrophique non plus. En fait, on n'est pas dans une situation bien pire que si on n'avait pas donné cette deuxième chance. La confirmation qu'il m'en veut nous ramène tout simplement dans le schéma original, à la case «J'en déduis que l'autre me méprise.» Cette conclusion peut être hâtive (c'est pourquoi Jésus nous dit de donner une deuxième chance avant de décider), mais elle n'est pas toujours fausse.

Pourtant, même dans ce cas cela valait bien la peine de tenter la chance d'une solution. Le résultat n'était pas ce que j'aurais voulu, mais je ne pouvais pas le savoir à l'avance. Et au moins je suis sûr des intentions de l'autre.

Mais attention : Il y en a qui disent qu'ils ont tourné l'autre joue, et que l'autre a confirmé sa mauvaise intention, quand ce n'est pas du tout ce qui a été fait. Si on a pris quelque disposition que ce soit pour défendre sa valeur, même si on se croyait parfaitement justifié en le faisant, ce n'était pas la boucle «tourner l'autre joue». C'était un tour de plus du cercle de base, c'est tout.

Ce serait utile de mentionner que si le principe de tourner l'autre joue a réellement été appliqué, et si l'autre a réellement confirmé sa malveillance, on n'a pas tort de prendre ses précautions pour la suite. Cela ne veut **pas** dire qu'à ce moment-là nous avons le droit d'attaquer en retour, pour défendre notre valeur. Mais se mettre à l'abri des attaques, surtout si elles sont assez graves, est tout à fait normal. Rappelons-nous que Jésus lui-même, trop attaqué en Judée, s'est retiré de l'autre côté du Jourdain (Jean 10.40).

Le principe de supporter les autres, même si leur façon d'agir ne nous convient pas (principe que nous avons vu dans le schéma 6) résout déjà une grande partie des cercles vicieux, avant qu'ils aillent trop loin. Ce principe de tourner l'autre joue (ajouté à l'ensemble dans le schéma 7) permet de résoudre la plupart des cas qui restent. Surtout entre chrétiens, c'est assez rare de trouver quelqu'un qui veut vraiment profiter des autres, tirer son propre avantage aux dépens des autres. Cela existe (tous ceux qui sont dans nos églises ne sont pas réellement transformés par l'amour de Dieu), mais le plus souvent ce n'est pas le cas. Normalement, quand on a cette impression, c'est parce qu'on n'est pas prêt, à cause de sa propre susceptibilité, à prendre une des sorties qui sont à notre disposition. Mais combien de relations désagréables pourraient être réglées si on le faisait !

Que faire avec ceux qui m'en veulent vraiment ?

Il nous reste à voir ce qu'on peut faire face à quelqu'un qui nous en veut vraiment, si nous voulons éviter des «cercles vicieux». Quand on a fait un maximum pour donner à l'autre le bénéfice du doute, quand on lui a donné une deuxième chance, quand on a cherché à veiller à sa propre attitude, en regardant à Dieu, il y a des cas où le problème reste malgré tout.

On peut avoir l'impression que dans un tel cas on est coincé. Nous avons déjà vu qu'il n'y a aucune manière de défendre sa propre valeur qui ne va pas prolonger le problème. D'ailleurs, il n'y a aucun moyen de défendre sa propre valeur qui s'accorde réellement avec la foi chrétienne. La tentative même de se revaloriser est, par définition, de l'orgueil, une attitude qui évidemment ne découle pas de l'amour chrétien.

Mais laisser minimiser sa valeur n'est pas une solution non plus, comme nous l'avons vu. Cela conduira à des tensions insupportables, parce que nous ne sommes pas faits pour cela.

Toutes les vraies solutions que nous avons vues jusqu'ici consistent à découvrir que dans le fond, l'autre ne nous méprise pas. Si cela s'avère vrai, je n'ai ni à défendre ma valeur, ni à accepter qu'elle soit minimisée, parce qu'elle n'est pas réellement attaquée. Mais que faire quand l'autre me méprise en réalité ?

On aurait tendance à dire qu'à ce moment-là, on est obligé de choisir entre une des deux possibilités que nous avons déjà vues, se défendre ou le laisser minimiser. Ce n'est pourtant pas le cas, et la raison en est étonnante : c'est que *ma valeur n'est pas réellement attaquée, même si l'autre me méprise vraiment !*

Quelle est la véritable source de ma valeur ? Dans les quelques mots d'introduction sur le problème d'infériorité, nous

avons vu que notre valeur réelle, notre valeur la plus profonde, vient du fait d'être aimés de Dieu, infiniment et inconditionnellement. Par le prix qu'il a payé pour moi, il montre que je lui suis important, et donc que j'ai une valeur pour lui. Cette valeur n'est pas «en moi», d'une façon innée (c'est le désir d'avoir une valeur propre -une valeur qui vient de moi, de mes capacités et de ma personne- qui est le moteur fondamental du cercle vicieux), mais elle n'est pas moins réelle pour autant.

Si ma valeur vient de l'amour de Dieu, elle ne peut être changée que si l'amour de Dieu change, ce qui n'arrivera jamais. «Quand les montagnes s'ébranleraient, quand les collines chancelleraient, ma bienveillance pour toi ne sera pas ébranlée, et mon alliance de paix ne chancellera pas, dit l'Eternel, qui a compassion de toi» (Es. 54.10). Même si le monde s'écroule autour de moi, même si tout le monde m'en veut, même si rien ne marche comme je le voudrais, l'amour de Dieu reste le même. Par conséquent, ma valeur pour Dieu reste la même aussi.

Et si ma valeur n'est pas en question, je n'ai besoin, ni de la défendre, ni d'accepter qu'elle soit bafouée. Le principe de défendre sa valeur, ainsi que le principe de se dire qu'on ne vaut rien, ont en commun la pensée que ma valeur peut réellement changer, selon les agissements de ceux qui m'entourent. C'est là la véritable erreur, dans les deux approches. L'orgueil, par lequel je veux me donner une valeur, présuppose que je n'en ai pas ou que je n'en ai pas suffisamment. Le «complexe de paillason» suppose en fait la même chose. Mais c'est faux dans les deux cas. Il se peut bien qu'il y en aient qui minimisent ma valeur (je sais même que c'est vrai), mais elle n'est pas changée pour autant. Si je sais cela réellement, je ne me sentirai pas méprisé, même si c'est précisément ce que d'autres veulent faire.

Tout ceci présuppose qu'on met en pratique les principes déjà vus plus tôt, de regarder à Dieu (Ps. 34.6), et d'aimer d'autres parce qu'on est sûr de son amour pour nous (1 Jn. 4.19). Quand je sais que Dieu m'aime, quand je suis bien en lui, je peux aimer d'autres, plutôt que de les abaisser pour appuyer ma propre valeur. La personne qui n'a pas réglé ce problème ne pourra que choisir entre jouer au cercle vicieux ou se minimiser--avec tous les autres problèmes qui en résulteront, quel que soit son choix. Mais la personne qui est libre à cause de l'amour de Dieu peut agir dans l'amour, même face à ceux qui nous font réellement du mal. Personne ne peut toucher à ma valeur, et par conséquent je n'ai absolument pas besoin de m'en occuper.

On peut donc sortir du cercle vicieux, quoi que soient les actions et intentions des autres. Il est toujours vrai que j'ai besoin d'avoir le sentiment de valoir quelque chose, mais je *l'ai*. Non parce qu'on est correct avec moi, mais à cause de l'amour de Dieu. Nul besoin de défendre une valeur qui n'est pas en cause.

Pardonner

Ici aussi, on applique la deuxième moitié de Col. 3.13 : «Si quelqu'un a à se plaindre d'un autre, comme le Christ vous a fait grâce, vous aussi, faites de même.» S'il semble difficile de pardonner, c'est que le même vieux problème est toujours là : le refus de pardonner est une façon de veiller à sa propre valeur, de profiter de l'occasion pour se revaloriser en abaissant l'autre. (Refuser de pardonner, c'est choisir de penser que l'autre n'est pas bien, et que par conséquent je suis mieux que lui.) Quand j'applique réellement les principes qui me permettent de surmonter mon problème d'infériorité, tels Ps. 34.6 et 1 Jn. 4.19, je peux appliquer le principe du pardon aussi. C'est pourquoi cette sortie du cercle vicieux, ajoutée au reste dans le schéma 8, est marquée des trois versets.

Tout cela ne veut pas dire que je ne suis pas touché par le mal que me fait l'autre. Je peux en souffrir réellement. Si quelqu'un me vole une quantité considérable d'argent (en supposant, évidemment, que j'aie une telle quantité...), cela peut me poser des problèmes réels. Le fait d'être bien dans ma peau devant Dieu, le fait même de pardonner, ne résoudra pas ces problèmes pour autant.

Par contre, dans tout cela, je ne suis **pas** touché dans ma valeur personnelle. Le mal que je subis est entièrement à l'extérieur, dans les circonstances que je vis, et non à l'intérieur, dans ma personne.

Est-ce que le pardon règle tout ?

Quelle que soit la «sortie» qu'on a empruntée pour quitter le cercle vicieux, on en est sorti. C'est l'essentiel. On ne cherche plus à abaisser l'autre. On pardonne. Très bien. Mais est-ce que la chose s'arrête là ?

Parfois, oui. Surtout s'il s'agissait d'un des chemins marqués en pointillés ; il n'y a pas eu de pardon parce qu'il n'y avait pas de cercle vicieux à arranger. Manifestement il n'y a plus rien à faire. Tout va bien.

Mais s'il y a eu problème, il se peut que certains aspects du problème restent, même si nous arrivons à refuser l'orgueil qui veut abaisser l'autre pour se défendre. S'il s'agissait d'une maladresse, par exemple, il se peut que ce soit tout de même un problème chez la personne. C'est bien de supporter, mais ce serait bien aussi si la personne pouvait apprendre à agir différemment, pour irriter moins ceux qui l'entourent. S'il s'agissait d'une véritable agression, peut-être bien qu'il y ait un problème réel dans le comportement de la personne. Dans ce cas, la fin du cercle vicieux ne veut pas forcément dire que c'est la fin de ce comportement.

En fait, il faut toujours chercher à sortir du cercle vicieux, mais il y a des cas où notre responsabilité ne s'arrête pas là.

Parfois il y a une injustice réelle, par exemple, qui est en train de se maintenir. Parfois, la disposition de quelqu'un qui a lancé un cercle vicieux indique un problème réel dans sa marche avec Dieu. Parfois il y a d'autres personnes qu'il faudrait protéger. Parfois la personne aurait besoin d'apprendre certaines choses pour avancer avec Dieu. Il peut y avoir toutes sortes de cas de figure où, malgré la fin du cercle vicieux, ce serait approprié d'intervenir.

Cela peut sembler étonnant, de revenir sur une chose qui a été pardonnée. Souvent, on nous dit qu'une fois pardonnée, on ne relève plus jamais une faute. Peut-on donc justifier le fait d'intervenir, dans quelque but que ce soit, si réellement il y a eu pardon ?

Oui. Ce n'est pas le moment pour développer en détail ce qu'est le pardon, mais il est évident que certains problèmes demandent à être réglés. Imaginons, en guise d'exemple, un cas de figure assez grave. Espérons que le cas ne se produit pas souvent (il est pourtant adapté de cas réels), mais il servira au moins d'illustration évidente du principe.

La fillette d'une famille chrétienne est violée par un homme qu'ils connaissent, qui a fréquenté leur église un temps, qui a même fait profession de foi, mais qui s'est éloigné de l'église depuis. L'agression est évidente. Le péché aussi. Pourtant, même dans ce cas, il faut sortir du cercle vicieux ; il faut pardonner.

Que veut dire pardonner ? Pardonner, c'est refuser de considérer l'autre comme inférieur à moi à cause du mal qu'il m'a fait. C'est refuser le principe du cercle vicieux, qui doit se servir de ce mal pour abaisser l'autre. Les parents chrétiens devraient donc pardonner. Ce serait particulièrement difficile dans ce cas, mais admettons qu'ils arrivent à le faire, avec l'aide du Seigneur.

Qu'en est-il ensuite ? Leur pardon est uniquement par rapport à eux. Ce pardon ne règle en rien, ni le péché (qui est vis à vis de Dieu), ni le crime (qui est vis à vis de la société et du système pénal). Le fait que, personnellement, ils arrivent à ne plus chercher une vengeance personnelle pour rétablir leur valeur ou celle de leur fille ne change en rien la réalité ou la gravité de la situation : cet homme est dangereux, une menace permanente pour d'autres. Refuser de le dénoncer aux autorités serait, non une démonstration d'amour chrétien, mais une irresponsabilité énorme. Il faudrait qu'il soit empêché d'agir de cette façon.

Bien sûr, il s'agit d'un cas plus grave que ce qu'on peut rencontrer couramment. Mais il sert à illustrer de façon claire le principe que même quand il y a un pardon, il peut y avoir utilité -voire nécessité- de revenir sur la chose. A des degrés moindres, le même principe se voit dans quantité de situations.

Si on réfléchit bien, on découvre que c'est ce que Dieu fait, aussi. Il pardonne tout notre péché par la suffisance du sacrifice de Christ, nous le savons. Et pourtant il cherche à nous corriger et nous transformer pour nous rendre de plus en plus conforme à l'image de Jésus Christ. Nous ne sommes plus les objets de sa colère, mais nous sommes toujours les objets de son amour qui ne veut pas nous laisser dans notre péché.

Il peut donc y avoir certains cas où il faut revenir sur un problème, même s'il y a eu pardon réel. Il y en a qui voient le pardon comme moyen d'éviter de régler réellement les problèmes : «Tu me pardonnes, et on n'en parle plus.» Mais s'il n'y a pas eu repentance réelle (ce qui veut dire que la personne a reconnu sa **responsabilité** dans ce qui a été fait, et a manifesté le désir de faire autrement), le problème demeure toujours. Et aussi étrange que cela puisse paraître, le fait d'être pardonné ne change pas cet aspect-là de la situation. Le pardon change bien d'autres choses, notamment mon attitude envers la personne qui a commis la faute, mais ne règle pas le problème pour autant.

Il peut donc y avoir des cas où il serait approprié de revenir sur un problème, même si on est complètement sorti du cercle vicieux. Même s'il y a eu pardon. Pour défendre la justice, pour aider la personne, pour le bien-être des autres, il peut y avoir des cas où il est approprié d'intervenir pour corriger une faute, même si le pardon est réel.

Mais il faut faire **très** attention ici. On joue facilement des jeux avec soi-même. Si je choisis d'agir parce que l'autre m'a fait du mal, pour mon bien-être personnel, c'est que je ne suis pas sorti du cercle vicieux. Combien de fois j'ai vu quelqu'un reprendre un autre «pour son bien», alors que manifestement, pour un observateur neutre, il le faisait pour son propre bien. Combien de fois je l'ai fait moi-même. Si je me sens attaqué dans ma propre personne, c'est que je n'ai pas encore compris le principe de la valeur qui vient de l'amour de Dieu, et non de ce que les autres pensent de moi.

Si on va agir, ce sera pour le bien de l'autre ou, éventuellement pour le bien de ceux qui en seraient les futures victimes. Le code pénal, même dans la Bible, préconise de faire souffrir ceux qui font le mal, comme punition pour leurs méfaits. Cela leur sert de leçon, et sert aussi de leçon à d'autres qui seraient encouragés d'en faire autant s'ils voient qu'il n'y a pas trop de conséquences quand on fait le mal. Mais Jésus enseigne clairement que ce n'est pas au chrétien, pour défendre sa valeur et se venger personnellement, d'appliquer lui-même ce «code pénal». C'est le sens de Mt. 5.38-42. Jésus n'est nullement en train de dire que le principe de l'Ancien Testament est dépassé, que Dieu aurait pu trouver mieux que cela, et qu'il a une meilleure idée. Mais il s'attaque à ceux qui prétendaient avoir le droit d'appliquer personnellement ce principe de justice pénale. Déjà dans les meilleures circonstances, il y a suffisamment d'abus dans le système de justice. Mais quand une justice sommaire est appliquée par ceux qui ont été victimes des offenses, pour défendre leur propre valeur, ces abus sont multipliés infiniment.

Si on va réagir face à l'injustice de l'autre, donc, ce sera par amour pour lui, et par amour pour d'autres. Ce ne sera pas dans un esprit de vengeance. Se venger, c'est continuer le cercle vicieux. Le schéma 9 illustre les différentes considérations qui vont suivre, pour savoir ce qui arrive selon les cas, si on intervient ou non.

Quatre critères pour une intervention positive

On va donc réfléchir très sérieusement à la question qui est posée quand on sort du cercle vicieux. «Est-il nécessaire d'aider la personne avec ce problème ?» Je propose quatre critères pour y répondre. Une réponse affirmative suppose que les quatre critères soient réunis. Deux sur quatre, même trois sur quatre, ne suffisent pas.

1) Le premier est simplement le principe que nous avons déjà vu : s'assurer qu'on n'est pas en train d'agir pour sa propre défense, pour se revaloriser parce qu'on s'est senti abaissé par l'autre. C'est peut-être le plus difficile des critères, d'ailleurs.

2) Mais il y en a d'autres. Il y a aussi le fait de ne relever que ce qui est suffisamment important. Evidemment, c'est assez subjectif, et on ne sera pas toujours d'accord sur ce qui constitue «suffisamment important». Mais il faut y penser tout de même. Il ne s'agit pas de relever chaque petit détail. Si on en fait tout un cas pour une offense mineure, l'autre pensera sûrement qu'on veut l'attaquer. Il n'aura pas forcément tort, non plus.

Ce critère est important dans tous les cas, mais encore plus quand il s'agit d'un comportement qui n'était en fait que maladresse (la solution pour quitter le cercle vicieux que nous avons vu dans le schéma 6). Il y a des cas, même quand le problème de l'autre n'est que maladresse, qu'il faut apprendre à la personne à faire autrement. Mais il faut bien se poser la question si la chose est suffisamment grave. On peut lancer -ou relancer- un cercle vicieux par le fait d'essayer de corriger un défaut relativement mineur.

Un aspect important de ce critère doit être le fait de voir le problème se répéter. Cela en soi ne veut pas dire qu'il s'agit d'un défaut grave, mais si une chose ne se manifeste qu'une fois, tout laisse à croire qu'il ne s'agit pas d'une disposition fondamentale de la personne.

3) Le troisième critère, c'est que la chose soit suffisamment claire. On ne fera pas de bien en essayant d'aider quelqu'un dans le flou. Considère l'échange suivant :

-- «Il faut changer ton attitude. Tu as une mauvaise attitude.»

-- «En quoi ?»

-- «Je sais pas. C'est difficile à dire vraiment. Mais tu as une mauvaise attitude.»

Avec une telle approche, l'autre ne pourra pas profiter de notre intervention, même s'il avait la meilleure volonté du monde. Si on ne peut pas relever quelque chose de précis, on ne peut pas faire quelque chose d'utile.

4) Finalement, il faudrait avoir une proposition concrète et pratique pour changer le comportement gênant. Il ne suffit pas de dire à l'autre ce qui ne va pas, même si c'est gros et même si c'est clair. Puisque le but est de l'aider, il faut lui apporter une véritable solution. Ceci est d'ailleurs un principe très général dans tout enseignement chrétien. Se contenter de dénoncer ce qui ne va pas ne marchera qu'avec ceux qui ont déjà suffisamment de maturité spirituelle pour trouver eux-mêmes les solutions. Et ce n'est pas ceux-là, le plus souvent, qui ont les problèmes les plus graves. Un bon pédagogue n'est pas simplement quelqu'un qui sait reconnaître un problème quand il en voit un. C'est aussi quelqu'un qui a quelque chose de pratique à proposer, pour aider la personne à surmonter le problème.

Dans certains cas, la seule «solution» serait d'empêcher la personne, par la force, de continuer à agir comme elle l'a fait. Envoyer un criminel en prison entre dans cette catégorie. Si le comportement est suffisamment grave, cette éventualité est légitime. Au moins cela protégera d'autres.

Le plus souvent, pourtant, notre intervention sera dans un autre sens, puisqu'il ne s'agira pas d'obliger quelqu'un par la force de se comporter d'une certaine façon. Il faudrait plutôt, s'il y a changement, que ce changement vienne du choix de la personne. Dans ce cas, ce quatrième critère veut dire que nous pensons pouvoir expliquer à la personne pourquoi, comment, et en quoi, son comportement devrait changer. S'il s'agit simplement de dire à quelqu'un d'arrêter de se mettre en colère (par exemple), alors qu'il sait bien qu'il faudrait arrêter de le faire mais n'arrive pas, c'est que nous n'avons pas encore de moyen pratique pour l'aider.

Quand on n'intervient pas

Si l'un ou l'autre de ces critères manque, il me semble qu'on n'a pas tellement de choix dans l'affaire. Pour une raison ou une autre, on ne pourra pas faire du bien en essayant d'aider. Et si on ne peut pas faire du bien, on ne peut pas agir avec amour, car l'amour cherche à faire du bien.

A ce moment-là, on applique le principe de 1 Pi. 4.8 : «l'amour couvre une multitude de péchés.» Le sens de ce principe peut varier énormément selon les contextes. Chercher, dans l'amour, à aider quelqu'un à surmonter tel péché dans sa vie est **aussi** une façon de «couvrir le péché». (C'est le sens que Jacques donne à ce principe dans Jac. 5.19-20.) Mais l'application ici sera plutôt de ne pas intervenir.

Si le problème est arrivé à cause d'une maladresse, voire même par une façon d'agir qui ne me convient pas personnellement mais qui n'est nullement mauvaise en soi, on ne peut pas tellement parler de «péché». Mais l'idée n'est pas bien loin : on fait avec la situation, par amour, sachant qu'on ne peut pas (ou ne doit pas) intervenir efficacement.

Si la situation ne s'est pas reproduit (admettons un cas où il y a eu agression, mais le fait de «tourner l'autre joue» a mis définitivement fin à toute hostilité), ce ne sera pas difficile de «couvrir le péché», à condition d'être réellement sorti du

cercle vicieux. C'est renoncer au désir de défendre sa valeur en abaissant l'autre qui est difficile. Mais si c'est fait, il n'y a plus rien de difficile à supporter, puisque le problème ne se présente plus.

Si le problème est réel, sans être particulièrement grave, ce ne sera pas spécialement difficile de «couvrir le péché» non plus. Même s'il s'agit de péché, même si le problème continue, on peut supporter les défauts de l'autre, faisant confiance à Dieu qu'il travaillera cela dans son temps et à sa manière. C'est ce que «couvrir le péché» veut dire dans un tel cas.

Parfois, pourtant, la chose est suffisamment grave qu'il faudrait intervenir, mais la possibilité manque. Ce n'est pas le deuxième critère qui manque, mais le quatrième. Peut-être même le premier. (Cela peut arriver que je sache bien qu'il faille aider quelqu'un avec un problème, mais je sais aussi que ce n'est pas à moi de le faire, parce que je ne pourrais pas le faire dans une attitude pure.)

Même là, on peut «couvrir le péché». Mais cela peut être une situation bien moins qu'idéale. Admettons que la personne ne veut rien entendre, malgré toutes les tentatives. Force est donc de constater que le quatrième critère manque. On ne peut rien faire. Mais le comportement de la personne est inacceptable, et pose problème pour d'autres.

Dans un tel cas, «couvrir le péché» veut dire simplement qu'on laisse à Dieu de travailler ce problème, sans qu'on cherche à abaisser la personne pour autant. Mais il y aura tout de même des répercussions réelles dans la relation avec la personne, puisque le comportement mauvais y est toujours. (Dans le cas de la discipline de l'église, par exemple, c'est ce qui arrive si la personne refuse de se repentir.) On sera peut-être obligé de prendre ses distances ou de se protéger. L'amour pour la personne qui veut couvrir le péché ne peut que refuser d'abaisser la personne. Mais ce sera impossible de «faire comme si de rien n'était».

Ce n'est pas du tout une issue souhaitable, et il faudrait faire tout pour l'éviter. Mais il faut savoir, aussi, que cela arrive. Avec la meilleure volonté au monde, on ne peut pas «amadouer» tout le monde. Jésus lui-même n'est pas arrivé à calmer l'opposition de tous les Pharisiens, et à dû se retirer de leur influence.

Redresser dans l'amour

Il y a des cas où les quatre critères peuvent être réunis assez facilement : On agit pour le bien de la personne ou pour protéger d'autres, mais non pour se venger. La chose est bien d'une gravité suffisante, et le tort est clair. On croit avoir identifié le véritable problème et la source de ce problème (il faut savoir que le plus souvent, ce qui nous cause des torts est une *manifestation* du problème fondamental chez la personne, et non la racine), ce qui permet d'aider la personne avec ce qui a réellement besoin d'être changé, en lui montrant comment.

Il serait donc tout à fait approprié de relever la chose, bien que l'amour et le pardon soient là. Je dirais même qu'on peut relever la chose **parce que** l'amour et le pardon sont là. Le vrai amour, de même que le vrai pardon, cherchera à libérer la personne du péché (et non uniquement d'une quelconque punition pour le péché) pour son bien-être et le bien-être de ceux qui devraient autrement supporter le mal qu'une telle personne fera autour d'elle.

A ce moment-là, c'est l'enseignement de Gal. 6.1 qui entre en jeu. Ce n'est pas du tout le seul passage qui parle de ce principe, mais il explique très bien la chose : «Frères, si un homme vient à être surpris en quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez-le avec un esprit de douceur. Prends garde à toi-même, de peur que toi aussi, tu ne sois tenté.»

Cet enseignement de Paul n'est pas en contradiction avec le principe de l'amour qui couvre une multitude de péchés ; il s'agit de contextes différents. Comme nous avons vu, l'apôtre Jacques utilise justement le terme de «couvrir une multitude de péchés» pour l'action que Paul préconise ici. Le chrétien est appelé dans tous les cas à une attitude de véritable amour, qui cherche le bien de l'autre. Mais ce qui est approprié peut varier énormément selon les contextes. Parfois il vaudrait mieux «pardoner et oublier» ; parfois il y a besoin de «redresser le frère». Savoir comment agir demande beaucoup de discernement : on aurait autant tort de déclencher tout un processus pour la moindre petite chose, que de laisser passer quelque chose qui fait véritablement du mal.

On se rappelle une fois de plus qu'on n'agit pas pour défendre sa valeur. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'est pas approprié de défendre ce qui est juste. Certains, ayant négligé cette distinction, enseignent que le chrétien ne se défend jamais. C'est faux. Paul a su se défendre par moments dans son ministère (voir par exemple Actes 16.35-40, Actes 22.24-28, et toute la deuxième épître aux Corinthiens), de même que Jésus l'a fait parfois, comme dans le passage auquel nous avons déjà fait allusion, Jean 10.31-39. On ne voit jamais Jésus se défendre dans le but de défendre son image ou sa valeur, mais il n'hésite pas à réagir contre l'injustice, même parfois quand c'est lui-même qui est la victime de cette injustice.

Même si nous sommes convaincus que les quatre critères sont réunis pour intervenir (surtout le premier, celui quant auquel on se fait le plus d'illusions, prétendant qu'on agit pour le bien de l'autre quand en fait on est en train de se revaloriser), il ne faut toujours pas agir n'importe comment. Gal. 6.1 donne un certain nombre de principes importants, dont il faut tenir compte si nous voulons avoir un maximum de chances que le redressement réussisse.

Notons d'abord qu'il y est question de «vous qui êtes spirituels». Dans le chapitre 5, Paul avait développé dans pas mal de détail la différence de motivation entre la personne qui vit selon la chair (qui manifeste donc les oeuvres de la chair) et celle qui vit selon l'Esprit (et qui manifeste le fruit de l'Esprit). La personne qui vit selon la chair cherche essentiellement son propre bien-être ; le fruit de l'Esprit est tout d'abord **l'amour**, la recherche du bien-être de l'autre.

Paul est en train de dire que «redresser un frère» ne concerne que ceux qui sont libérés de ce besoin de défendre

leur propre valeur. Autrement dit, il s'agit du premier de nos quatre critères pour intervenir. Si vous relevez le tort de l'autre dans le but de défendre votre propre valeur, vous avez tort de le faire, même si vous avez raison dans les accusations que vous faites à son égard. Celui qui ne peut pas chercher véritablement l'édification de l'autre, celui qui sait que s'il dit quelque chose, ce sera pour abaisser le fautif, n'a pas le choix : Gal. 6.1 ne le concerne pas. Il ne peut, s'il veut agir selon la Parole de Dieu, que choisir le principe de Pierre : «L'amour couvre une multitude de péchés.» Même s'il valait mieux rétablir celui qui fait le mal, pour lui ou pour d'autres, ce n'est pas à celui qui ne peut pas agir par amour de le faire.

Paul exhorte aussi à un maximum de **douceur** dans ce processus. Il faut savoir que si on a à redresser quelqu'un, on a forcément affaire à une personne qui ne va pas manifester toujours des bonnes réactions. Lui rentrer dedans «pour son bien» provoquera seulement une réaction pécheresse encore plus forte, et nous obligera à des mesures encore plus sévères. Ce n'est pas de l'amour. Beaucoup de confrontations longues et douloureuses auraient pu être évitées si dès le départ, quand il fallait reprendre quelqu'un à cause de son péché, cela avait été fait avec plus de douceur.

Maintenant, cela ne veut pas dire qu'il faut contourner la vérité, pour «protéger» le coupable. C'est avec amour que nous **disons la vérité** (Eph. 4.15), mais nous disons tout de même la vérité. La douceur veut dire qu'on ne cherche pas exprès à faire du mal ; elle ne signifie pas que l'autre prendra toujours bien ce que nous faisons. Certaines interventions font du mal, quel que soit le soin avec lequel on s'y prend. Mais on prend un maximum de soins, pour limiter ces maux autant que possible.

C'est dans ce même sens que Paul ajoute : «**Prends garde à toi-même**, de peur que toi aussi, tu ne sois tenté.» Il n'est pas en train de dire que quand vous aidez quelqu'un avec leur problème, vous risquez de succomber à la même tentation. Cela arrive, effectivement, mais c'est assez rare. C'est plutôt une mise en garde que la prochaine fois, les rôles pourraient être inversés. Peut-être qu'ayant réussi à redresser le frère égaré, vous aurez un jour besoin à votre tour d'être redressé dans quelque chose. On risque fort de vous mesurer avec la mesure dont vous avez mesuré d'autres. Si vous avez su agir dans un esprit de douceur, avec tact et encouragement, il y a de fortes chances que d'autres voudront faire autant à votre sujet. Mais si vous avez agi assez brutalement, d'autres pourront vouloir se venger un petit peu de vous. Bien sûr, ce n'est pas une réaction motivée par l'Esprit, mais cela existe. Il vaudrait mieux en tenir compte.

Comment réagira l'autre ?

Chaque fois qu'on choisit d'intervenir pour tenter de redresser quelqu'un qui est tombé dans le péché, il faut avoir à l'esprit le principe d'Héb. 12.11 : «Toute correction, il est vrai, paraît être au premier abord un sujet de tristesse et non de joie ; mais plus tard elle procure un paisible fruit de justice à ceux qu'elle a formés.» Il est pour ainsi dire inévitable que dans un premier temps, la personne n'appréciera pas ce que nous faisons. Même avec un maximum de douceur, même quand le but n'est absolument pas de se revaloriser en abaissant la personne, cela risque d'être mal pris. Peu de gens aiment avouer leur péché. Certains s'y refusent catégoriquement. Si on ne pense pas à cette hyper-susceptibilité chez ceux qui sont égarés dans le péché, on risque d'avoir des mauvaises surprises. On pensera qu'il suffit de confronter la personne avec ce qui ne va pas, et tout s'arrangera. C'est rarement aussi simple.

Si la personne accepte la correction, cela mettra fin au cercle vicieux. Mais même dans ce cas, cela peut prendre un certain temps pour que la personne arrive à apprécier réellement ce que vous avez fait. C'est difficile de se laisser corriger, d'admettre qu'on avait tort. Quand cela se fait, par contre, on se rend compte que cela valait la peine, même si c'était difficile un temps. Jac. 5.19-20 (qui cite ce même principe de «couvrir une multitude de péchés» nous avons vu) montre à quel point il est précieux d'intervenir pour détourner quelqu'un du péché. C'est souvent un travail ingrat, au moins au début, mais le résultat glorifie Dieu pour l'éternité.

Si cela se fait, c'est à dire, si la personne se laisse corriger, on laisse derrière le péché qui était réel mais qui n'est plus là. On le «couvre». Cela nous mène au même point que le choix de ne pas intervenir. Dans un cas comme dans l'autre, la chose est terminée. Et ici, au moins, c'est terminé dans de bonnes conditions, ce qui n'est pas forcément le cas si on n'a pas pu intervenir pour une raison ou une autre, alors que cela aurait été utile.

Parfois, par contre, la réaction contre la correction est si forte que la correction n'est pas du tout acceptée. Au contraire, elle peut être ressentie comme une attaque. Rappelons-nous que l'épître aux Hébreux s'adresse à des gens qui étaient tentés de se détourner de Dieu à cause des difficultés qu'il permettait dans leurs vies. Si on peut prendre si mal l'intervention parfaite de Dieu, à plus forte raison on peut prendre mal l'intervention imparfaite des hommes.

Si c'est le cas, la personne ramènera la relation immédiatement dans le cercle vicieux. Refusant d'accepter cette correction, elle n'appréciera pas la chose, qu'elle ressentira comme une agression, et ainsi de suite : tout le processus du cercle vicieux sera reparti, de son côté au moins. En fait, la correction sera un de ces actes bien-intentionnés que l'autre peut prendre mal, même s'il n'y avait aucune maladresse dans la chose. (Et à plus forte raison si nous n'avons pas su intervenir avec un maximum de sagesse.)

A ce moment là, il faudra tout recommencer : en étant sûr de l'amour de Dieu, on choisit d'agir avec amour envers lui, et sortir de nouveau de ce cercle vicieux. Peut-être même qu'il faudra le faire plusieurs fois avant que la personne comprenne qu'on veut véritablement lui faire du bien. Mais la persévérance permettra, dans bien des cas, de gagner un frère. La correction sera toujours un sujet de tristesse, mais si la personne désire réellement marcher avec Dieu, au-delà de cette tristesse, elle se laissera corriger par la Parole de Dieu. (C'est le principe dont il est question dans 2 Cor. 7.8-10. Mais même cela n'a pas

complètement mis fin à l'affaire. Il y a de très fortes chances que les critiques sévères à l'égard de Paul qui étaient une des raisons principales pour 2 Corinthiens aient été provoquées, au moins en partie, par les reproches -tout à fait valables, mais non appréciés pour autant- que nous voyons dans 1 Corinthiens.)

Dans le pire des cas, on se rend compte que la personne ne veut rien savoir. J'ai connu quelques situations de ce genre. Quand on a essayé plusieurs fois de faire comprendre à quelqu'un que ses actes, paroles ou attitudes sont marqués par le péché, et qu'il a bien fait comprendre qu'il ne veut pas le croire, qu'il refuse de changer, et qu'il prendra comme une attaque toutes tentatives futures de correction, on se rend compte que le quatrième critère pour intervenir n'est plus là : on ne dispose d'aucun moyen pour redresser la personne.

Face à cette impasse, les choix sont limités. Si la chose est suffisamment grave, c'est que nous sommes dans le contexte de la «discipline de l'église» : la personne refuse de changer sa conduite, et l'église se voit donc obligée de l'expulser. C'est ici que cela peut être approprié de couper le contact avec quelqu'un. Le faire pour se revaloriser personnellement, parce qu'on se sent abaissé par la personne, n'est pas valable. Le faire pour le bien de la personne est non seulement valable, mais la direction claire de Dieu. Cela peut être une manière ultime de communiquer à quelqu'un qui prétend être chrétien mais qui manifestement ne l'est pas, qu'il n'est pas question de l'encourager dans son péché en le laissant croire que nous sommes en communion -et donc d'accord sur l'essentiel- avec lui.

On remarquera que dans ce cas, tant qu'il n'y a pas repentance chez la personne, il y a une sorte de «cercle vicieux perpétuel». On peut être sûr qu'à chaque instant, la personne est en train de prendre notre coupure comme une agression. De notre côté, nous sommes à chaque instant en train d'appliquer une correction, même si elle est très mal prise. Ceci constitue un échec pour les deux, mais il y a des situations où il n'est pas approprié de faire autrement.

Il y a d'autres cas où la personne aurait réellement besoin d'être ramenée de sa voie mauvaise, mais refusera toute correction, sans que cela aboutisse à la coupure de la relation. La chose est réelle, et importante, mais pas d'une importance fondamentale tout de même. Au bout d'un moment, on est obligé de laisser tomber. On ne peut qu'appliquer le principe que «l'amour couvre une multitude de péchés», même si c'était mieux pour la personne de se détourner de ce péché. Ce n'est pas une fin idéale, mais au moins cela met fin au cercle vicieux. La personne continuera avec son péché, mais nous supporterons ce péché (en prenant éventuellement des dispositions pratiques imposées par la situation), par amour, sachant que nous n'avons aucun moyen de le corriger.

Il faudrait souligner le fait, par contre, que l'échec ultime de toute tentative de correction est assez rare. Heureusement. Il y a, le plus souvent, moyen de calmer les tensions bien avant que la relation arrive à une telle impasse. Le danger, en fait, est de *vouloir* arriver à cela, afin d'«avoir la paix», et de se prouver qu'on avait raison dans sa mauvaise opinion de l'autre. Il est très tentant de vouloir se convaincre qu'on a tout essayé, que la personne est trop bête et trop méchante pour se laisser corriger, et que la seule solution, par conséquent, est de l'ignorer. Mais une personne qui adopte une telle attitude n'est pas sur les chemins de solution que nous voyons dans le schéma 9. Elle est toujours en train de se revaloriser.

En fait, comme cela a déjà été dit, la grande majorité des tensions du type représenté dans le schéma du «cercle vicieux de l'agression» peuvent être résolues assez rapidement, si on accepte de suivre réellement les principes de la Parole de Dieu. Supporter les agissements de ceux qui ne nous conviennent pas, d'abord, puis tourner l'autre joue quand il semble y avoir réellement un acte mauvais, vont résoudre la grande, grande majorité des conflits. Et le plus souvent, si on le fait avant que le problème ne s'aggrave, il n'y aura pas besoin d'intervenir avec tous les risques que cela comporte. Dans la grande majorité des cas, à condition de le vouloir, on peut arrêter le problème bien avant d'en arriver là.

EN CONCLUSION

Voilà donc un certain nombre de principes qui nous permettent de vivre réellement l'enseignement de Jésus dans Luc 6.27-38. A condition de le vouloir, évidemment, comme on vient de le dire. Celui qui refuse de renoncer à ce besoin charnel de protéger sa valeur est condamné à vivre de telles tensions, et cela régulièrement. Mais celui qui veut suivre l'enseignement de Jésus découvrira que ça marche. C'est normal. Jésus savait bien de quoi il parlait, parce que c'est lui qui a créé l'homme. Quand il nous dit de sortir du cercle vicieux, c'est que c'est possible. Le tout, c'est d'avoir les yeux fixés sur le Seigneur, pour que nous puissions agir véritablement avec amour.

Le schéma 9 nous montre l'ensemble de ces principes. Comme nous avons dit au début, il est complexe, parce que les relations sont complexes. (En fait, même ce schéma 9 est largement simplifié par rapport à la réalité !) Quelques remarques sur l'ensemble du schéma peuvent peut-être aider à bien se faire une vue d'ensemble.

1) D'abord, remarquons qu'il n'y a en fait que deux grands principes dans le schéma. Le cercle vicieux lui-même, ainsi que ce qui est à l'intérieur, représente la pensée que notre valeur vient de nous-mêmes ou de ce que d'autres pensent de nous. Cette pensée ne produit que des difficultés. Tous les chemins qui sortent du cercle vicieux représentent le deuxième grand principe, celui de l'amour. Il vient du fait de se savoir aimé de Dieu, et d'avoir les yeux fixés réellement sur lui. Même si on n'a pas compris tous les détails du schéma du cercle vicieux, ce seul principe permettra de solutionner bien des difficultés.

2) Impliqué dans cela, il y a une deuxième considération utile en ce qui concerne l'ensemble du mécanisme. J'ai développé ailleurs un principe important dans les problèmes personnels : «Quand on renverse un bocal, ce qui en sort, c'est ce qui était dedans.» Ce principe, parfaitement évident dans son application littérale, signifie aussi qu'une personne qui a été

«renversée» par des difficultés dans son entourage, manifestera les vraies dispositions qui sont déjà dans son cœur. Autrement dit, les mauvaises réactions ne sont pas *causées* par ce qui est extérieur à nous, mais *manifestées* par ces situations.

Dans le cercle vicieux, cela implique que le véritable problème (de chacune des personnes concernées) n'est pas avec l'autre personne, mais avec soi-même. Les agressions de l'autre, même dans la mesure où elles sont réelles (et elles ne le sont pas toujours, comme nous avons vu), ne sont pas la véritable cause des difficultés. Le problème le plus fondamental, qui fait que chacun veut continuer le cercle vicieux plutôt que d'appliquer les principes que Jésus enseigne pour nous libérer, c'est l'attitude du cœur. Quand chacun veut se valoriser soi-même, quand ils ne sont pas libérés par l'amour du Seigneur de leur besoin charnel de tourner autour d'eux-mêmes, les difficultés ne peuvent que continuer. Comprendre que le problème réel est en fait à l'intérieur, avec soi-même, plutôt qu'à l'extérieur, avec l'autre, aidera aussi à bien comprendre la nature de l'ensemble du mécanisme.

3) Notons aussi que le schéma est parfaitement symétrique. L'une ou l'autre des personnes concernées peut choisir de mettre fin à ce cercle vicieux. Il n'y a pas du tout besoin que les deux soient d'accord pour le faire. Si l'une choisit de quitter le cercle vicieux et l'autre refuse, celle qui refuse de le faire continuera à être malheureuse (puisque le véritable problème est avec elle-même), mais la personne qui choisit de quitter le cercle est libre tout de même. Il y a de fortes chances que cette façon d'agir encourage l'autre à s'en sortir aussi. Mais même si l'autre personne persiste dans cette mauvaise attitude, celle qui y met fin surmonte pour elle-même cette rancune amère qui la ronge de l'intérieur.

Cette symétrie est importante. Elle signifie, en fait, que «la balle est toujours dans mon camp.» Il est trop facile de prétendre que le problème sera résolu dès que l'autre change de conduite. C'est là le principe qui fait continuer le cercle vicieux, et non la solution. La solution se trouve dans le choix d'être le premier à vouloir appliquer réellement ce que dit la Parole de Dieu quant aux relations personnelles.

4) Notons enfin que ce cercle est en quelque sorte comme une autoroute à péage. On y entre facilement, mais il faut payer pour sortir. On est toujours tenté de laisser de côté les sorties, parce que cela coûterait de les prendre. Supporter les inconvénients des autres coûte. Tourner l'autre joue coûte encore plus. Pardonner et chercher le bien de l'autre, même quand il a réellement choisi d'agir mal, coûte encore plus. Et à chaque tour, le prix est plus lourd, parce que les problèmes sont plus enracinés.

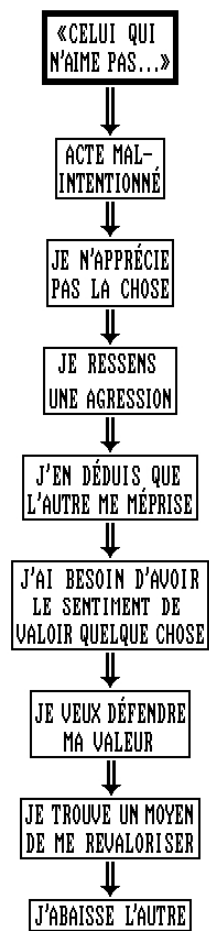
Plus je joue sur le principe de l'orgueil, plus je refuserai de laisser l'autre faire quelque chose qui semble m'abaisser. Plus je prends l'habitude d'appuyer et de défendre ma valeur à chaque «attaque» (réelle ou imaginée), plus cela me coûtera de mettre ma fierté de côté et admettre que moi aussi, j'ai agi selon la nature pécheresse. (C'est ce que j'ai fait, si j'ai «joué au cercle vicieux», même si mes différends avec l'autre étaient parfaitement justifiés.) Autrement dit, plus je vis selon les tendances orgueilleuses et pécheresses de la chair, plus il me sera difficile de demander pardon à Dieu et de prendre les dispositions nécessaires pour résoudre le problème. C'est pour cette raison que c'est difficile de mettre fin à cette façon d'agir : plus on a fait de tours, plus ça coûte de sortir.

Mais comme avec l'autoroute, tôt ou tard il faut payer. Remettre la chose plus loin ne fait qu'augmenter le prix. Si je n'accepte jamais de sortir du cercle, je payerai le prix maximum : la perte totale de la relation avec l'autre, ainsi que le dérangement intérieur qui accompagnera forcément cette disposition. Sans parler du fait qu'avec une telle attitude, je risque de rencontrer souvent ce même scénario. Je trouverai peut-être que c'est toujours la faute aux autres, mais cela ne changera rien à la réalité : si je marche selon le principe de défendre constamment ma valeur, je vivrai de très mauvaises relations, d'une façon générale, avec d'autres. (Rappelons-nous que, selon Gal. 5.19-21, les manifestations les plus répandues de la chair sont dans les relations cassées avec ceux qui m'entourent.)

Même si cela coûte, donc, il vaudrait mieux sortir du cercle vicieux dès que possible. Cela coûtera moins que par la suite.

Essayons donc de bien maîtriser les principes de ce mécanisme, aussi bien du problème que des solutions. Appliquons-les pour nous-mêmes en premier, et enseignons-les autour de nous. Dans la mesure où ceci est vécu, nous serons plus heureux, et Dieu en sera glorifié.

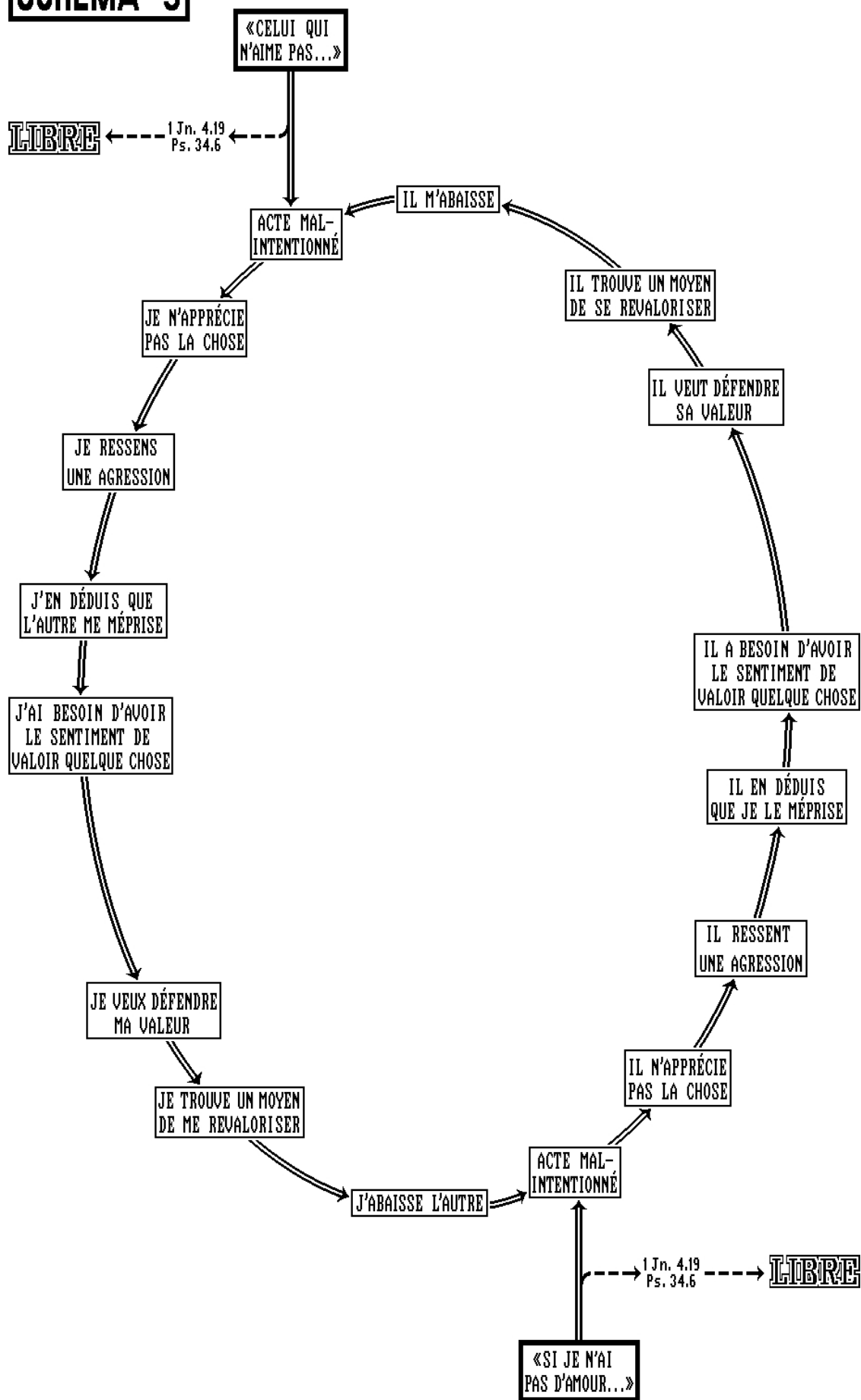
SCHEMA 1



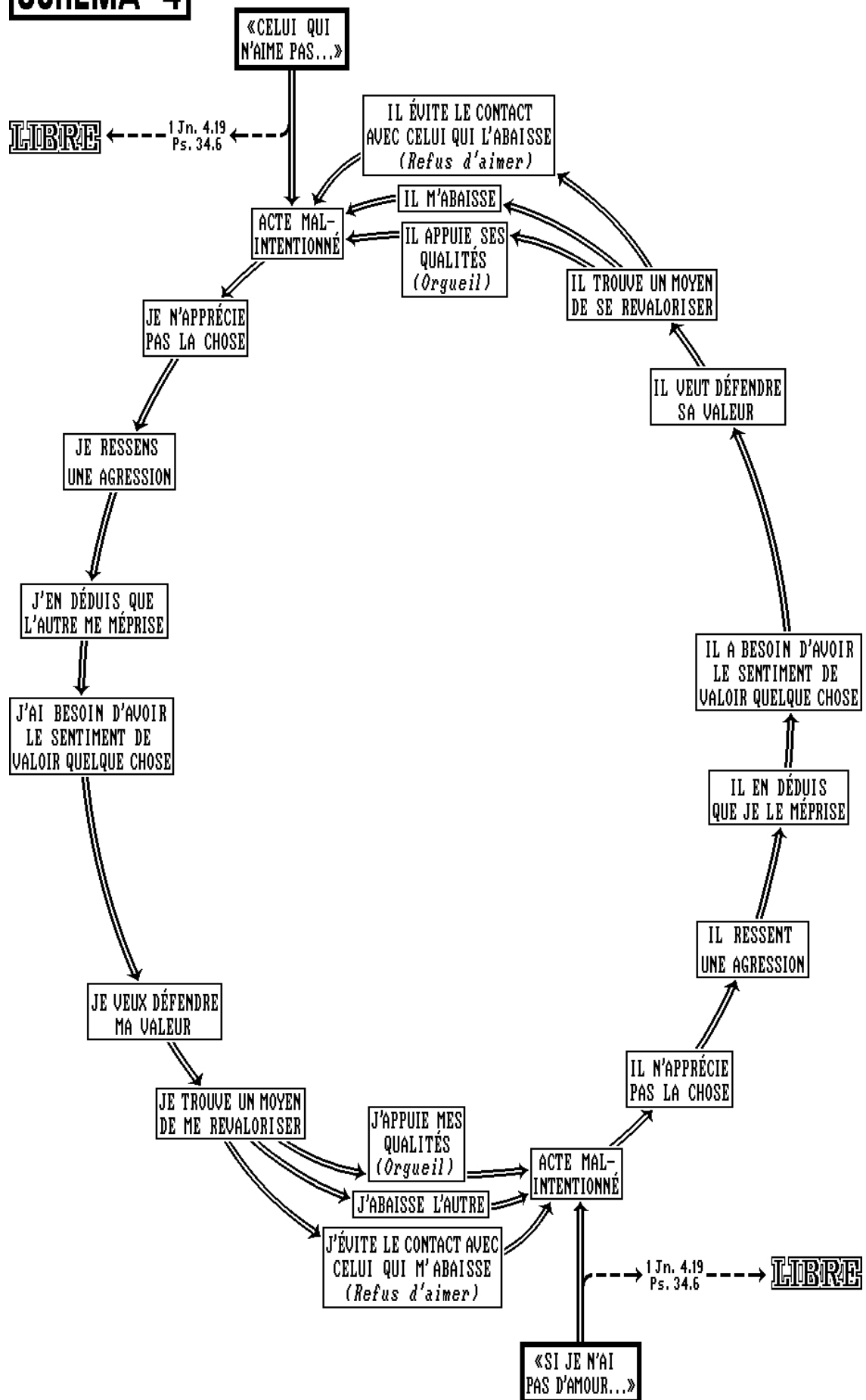
SCHEMA 2



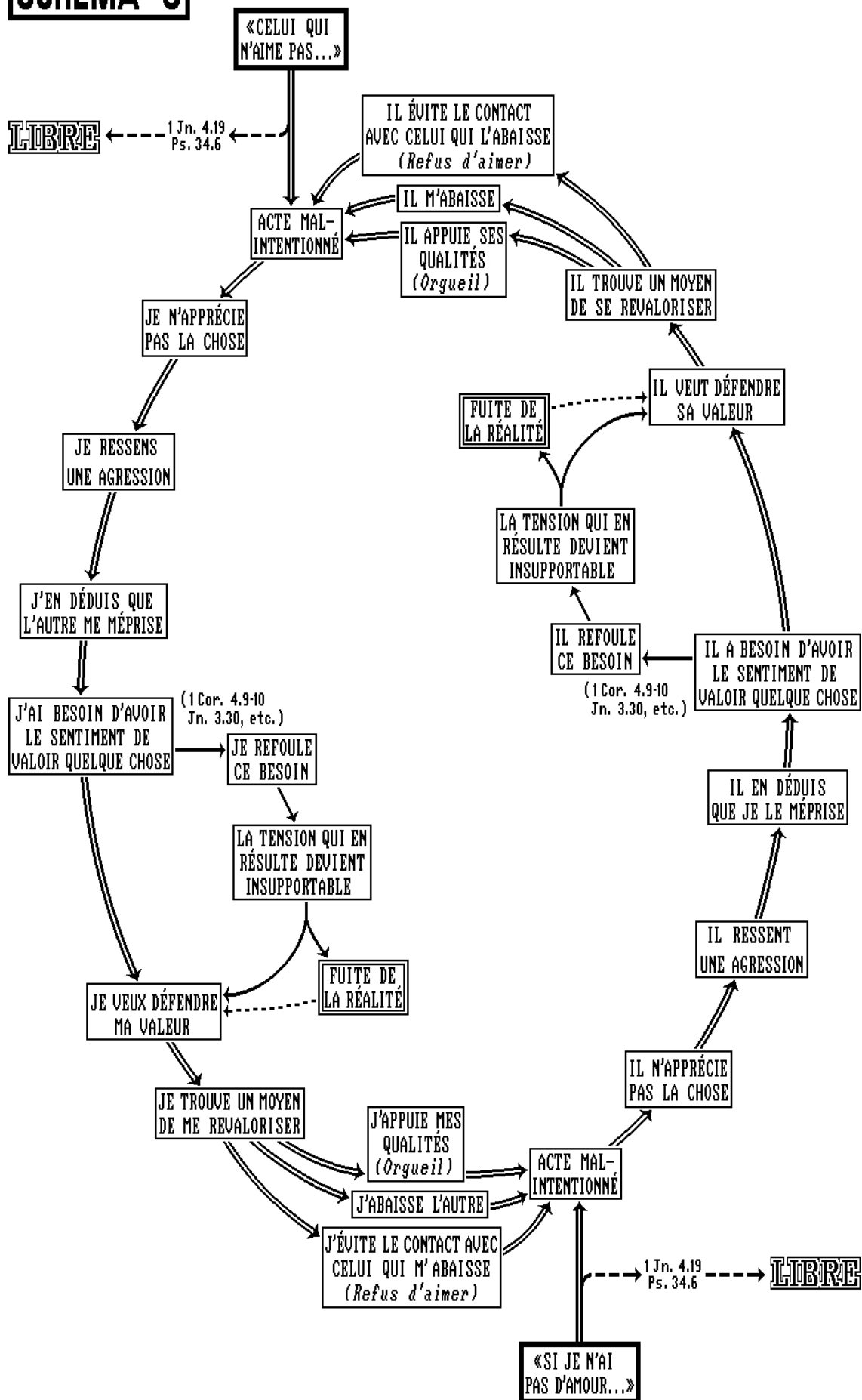
SCHEMA 3

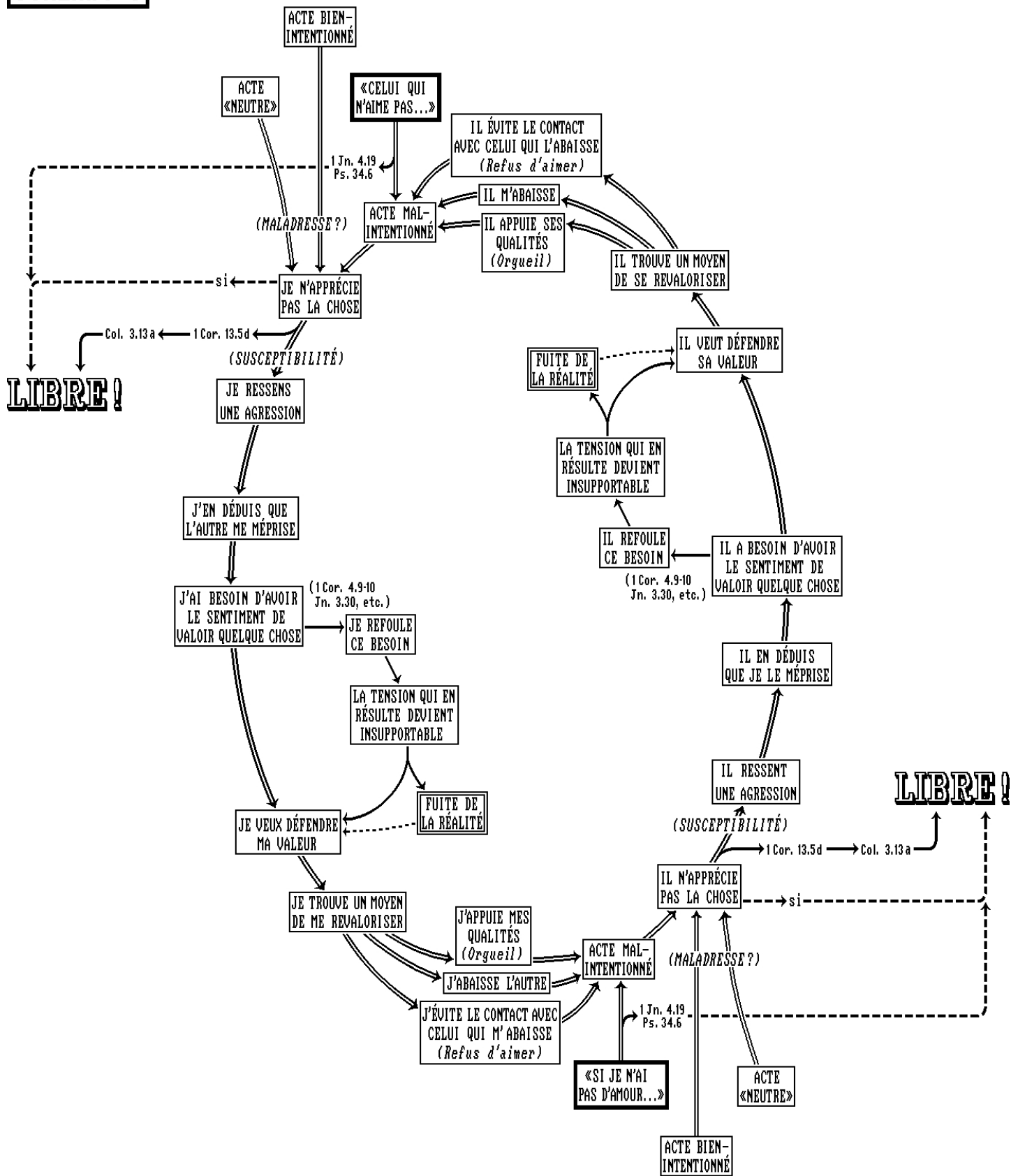


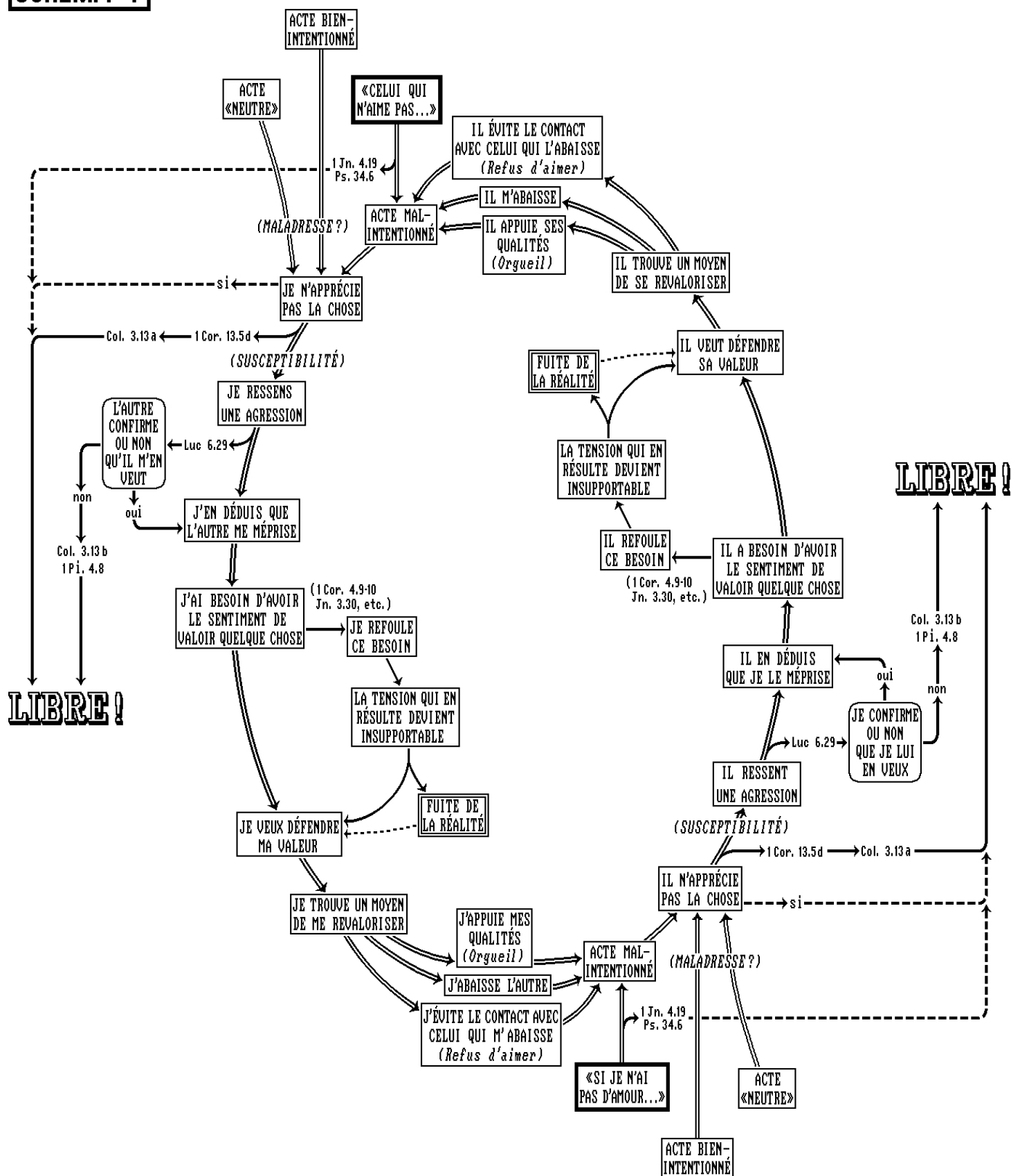
SCHEMA 4

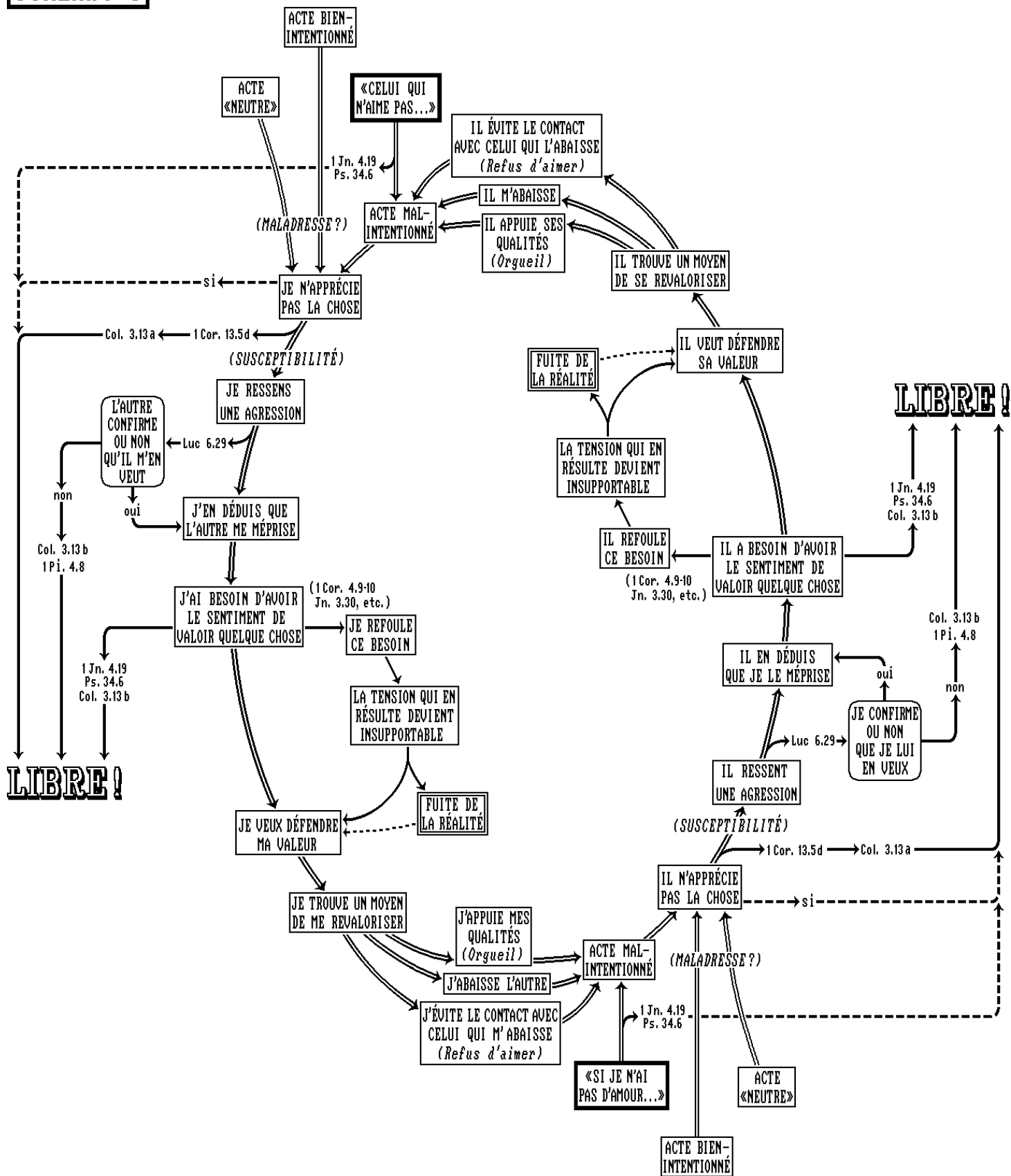


SCHEMA 5



SCHEMA 6

SCHEMA 7

SCHEMA 8

SCHEMA 9